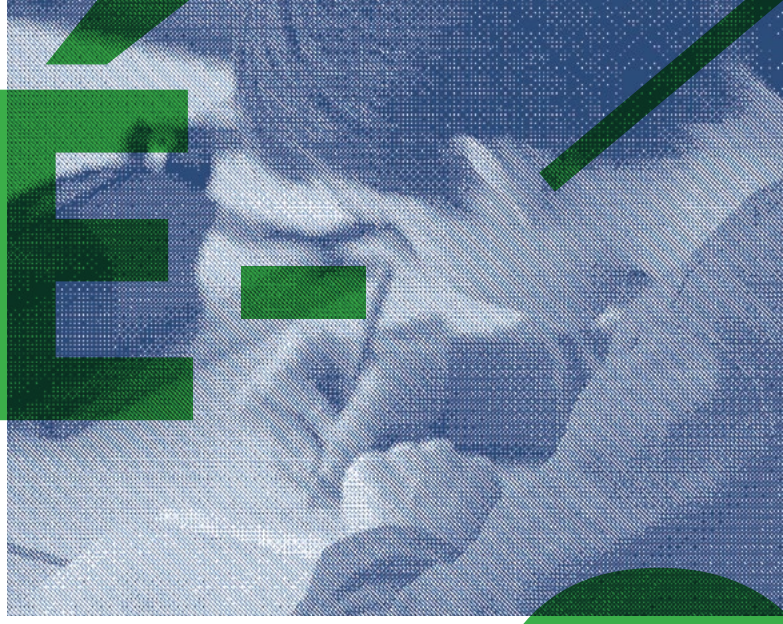
ÉCLAIRAGES ÉDUCATION
SEPTEMBRE 2025



DÉCRYPTAGES

10 CHRONIQUES DE RENTRÉE

UN VOYAGE AU COEUR DES PARCOURS ÉDUCATIFS

Et après la crèche ?

Trois voix pour faire entendre une autre voie

Sans AESH, pas de rentrée possible

Grandir sans faire sa rentrée

Du primaire au collège : comment l'anxiété peut passer inaperçue

En détention, une éducation malmenée

Dévier pour trouver sa place à l'école

Se réorienter pour se trouver : quand le doute devient une boussole

Le seul monsieur de la maternelle

S'expatrier pour les études : une rentrée transcontinentale

VersLeHaut

NEWSLETTER

NE MANQUEZ RIEN DE NOS PROCHAINES PUBLICATIONS,
INSCRIVEZ-VOUS À NOTRE NEWSLETTER

ÉCOUTER DES TÉMOIGNAGES DE JEUNES

DÉCOUVRIR DES INITIATIVES PORTÉES PAR DES ACTEURS ENGAGÉS

RECEVOIR NOS ANALYSES SUR LES ENJEUX ÉDUCATIFS

FLASHEZ CE QR CODE

ÊTRE INFORMÉ(E) DE NOS PUBLICATIONS, ÉVÉNEMENTS ET PRISES DE PAROLE

SUIVRE L'ACTUALITÉ SUR L'ÉDUCATION ET LA JEUNESSE

DYNAMITER LA RENGAINE DE SEPTEMBRE

C'est tout le paradoxe de ce début de mois de septembre.

La rentrée se veut un rituel, un moment partagé où se mêlent les repères rassurants – ah, ce bâton de colle jaune qu'on glisse dans le caddie – et les inquiétudes récurrentes – l'enseignant sera-t-il bien là le jour J ?

Et pourtant, cette figure imposée masque l'incroyable diversité des parcours éducatifs. Pour chaque enfant, chaque jeune, chaque parent, chaque professionnel de l'éducation, la rentrée est également un moment singulier teinté d'une émotion particulière.

L'appréhension de se séparer de son enfant pour la première fois, la joie de retrouver des visages familiers, l'espoir que cette année sera enfin plus facile, la détermination à surmonter une épreuve qu'on espère passagère, l'excitation de s'immerger dans une culture nouvelle.

Pour chaque enfant, chaque jeune, chaque parent, chaque professionnel de l'éducation, la rentrée est également un moment singulier teinté d'une émotion particulière.

C'est précisément parce qu'elle renvoie à une si grande diversité d'expériences que l'éducation nous passionne. A trop vouloir en dresser un portrait uniforme, on prend le risque de susciter l'ennui. C'est en nous débarrassant de nos miroirs déformants, de notre tendance à penser sous le prisme des passages obligés, que nous réenchanterons les questions éducatives.

La rentrée n'existe pas indépendamment de ces millions de trajectoires singulières. En donnant la parole à ceux qui la vivent, en portant la lumière sur les zones d'ombre du paysage éducatif, nous avons souhaité dynamiter la rengaine de septembre. Et laisser s'épanouir ces mélodies irrégulières qui nous conduirons enfin, cette année, à changer de regard sur l'éducation.

STEPHAN LIPIANSKY
DIRECTEUR DES ÉTUDES CHEZ VERSLEHAUT

SOMMAIRE

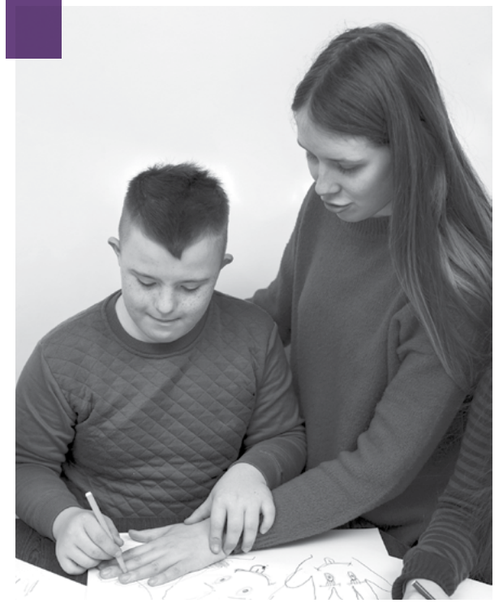
11
TROIS VOIX POUR FAIRE ENTENDRE UNE AUTRE VOIE
HORS-CONTRAT

20
GRANDIR SANS FAIRE SA RENTRÉE
INSTRUCTION EN FAMILLE

25
DU PRIMAIRE AU COLLÈGE : COMMENT L'ANXIÉTÉ PEUT PASSER INAPERÇUE
PHOBIE SCOLAIRE

6
ET APRÈS LA CRÈCHE ?
PETITE ENFANCE

15
SANS AESH, PAS DE RENTRÉE POSSIBLE
ÉCOLE INCLUSIVE



30
EN DÉTENTION, UNE ÉDUCATION MALMENÉE
MINEURS SOUS MAIN DE JUSTICE

34
DÉVIER POUR TROUVER SA PLACE À L'ÉCOLE
DÉCROCHAGE SCOLAIRE

48
S'EXPATRIER POUR LES ÉTUDES : UNE RENTRÉE TRANSCONTINENTALE
ÉTUDIANTS ÉTRANGERS

44
LE SEUL MONSIEUR DE LA MATERNELLE
ENSEIGNEMENT

39
SE RÉORIENTER POUR SE TROUVER : QUAND LE DOUTE DEVIENT UNE BOUSSOLE
RÉORIENTATION SCOLAIRE

EDITO 3
ET APRÈS LA CRÈCHE ? 6
PODCAST JEUNES&BRILLANTS : ÉDUQUER AVEC BIENVEILLANCE FT. LISA 10
TROIS VOIX POUR FAIRE ENTENDRE UNE AUTRE VOIE. 11
SANS AESH, PAS DE RENTRÉE POSSIBLE 15
ÉCLAIRAGE SUR L'ÉDUCATION : LA RENTRÉE DE L'ÉCOLE INCLUSIVE 19
GRANDIR SANS FAIRE SA RENTRÉE 20
ECLAIRAGE SUR L'ÉDUCATION : AUX ORIGINES DE LA CONFIANCE 24
DU PRIMAIRE AU COLLÈGE : COMMENT L'ANXIÉTÉ PEUT PASSER INAPERÇUE 25
TOUS ÉDUCATEURS ! : NIGHTLINE 29
EN DÉTENTION, UNE ÉDUCATION MALMENÉE 30
DÉVIER POUR TROUVER SA PLACE À L'ÉCOLE 34
PODCAST JEUNES&BRILLANTS : APPRENDRE PAR LE GESTE ET PAR LE VOYAGE FT. MILO 38
SE RÉORIENTER POUR SE TROUVER : QUAND LE DOUTE DEVIENT UNE BOUSSOLE 39
TOUS ÉDUCATEURS ! : 432A 43
LE SEUL MONSIEUR DE LA MATERNELLE 44
S'EXPATRIER POUR LES ÉTUDES : UNE RENTRÉE TRANSCONTINENTALE 48
PODCAST JEUNES&BRILLANTS : APPRENDRE ENTRE DEUX CULTURES FT. REBECCA 53
NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS 54

PETITE ENFANCE

Laure vit à Courbevoie, en Île-de-France, avec son compagnon Julien et leur fils Abel, 3 ans et demi. Elle travaille dans la finance et s'investit activement dans l'éducation de son fils, avec qui elle partage une grande complicité.

« J'aurais aimé qu'on soit accompagnés, qu'il y ait un vrai passage de relais entre la crèche et l'école. Là, c'est à nous seuls de porter tout ça. »

ET APRÈS LA CRÈCHE ?

Cette année, Abel vit sa première rentrée scolaire en petite section de maternelle. Une étape importante pour lui, et pour ses parents, Laure et Julien. Mais derrière l'excitation, une question les taraude : pourquoi, au moment où tout change, aucune continuité n'est prévue entre les lieux de vie de l'enfant ?

Une relation forte avec la crèche

Laure a 34 ans. Elle vit à Courbevoie, avec Julien, son compagnon, et leur petit garçon, Abel. « Il a 3 ans et demi. C'est un enfant doux. Il parle beaucoup, il est curieux et sensible. Mais il a besoin de temps pour s'adapter. » Depuis deux ans, Abel est accueilli à la crèche municipale des Marmottes. Un accueil à temps plein, du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30. « Au début, ça a été dur. Il était collé à moi jusqu'à ses 15 mois. Mais j'ai senti qu'il avait besoin d'être en lien avec d'autres enfants. Et puis pour moi aussi, c'était un soulagement. »

La crèche, Laure en parle avec beaucoup d'affection. « C'est très chill, Marion. On a fait confiance, et ça s'est bien passé. Ils nous apprécient beaucoup, on est le couple de l'année, je crois : » sourit-elle. Avec Julien, ils ont même pris l'habitude d'apporter des petits cadeaux à l'équipe. « Et puis il y a les transmissions, tous les soirs. Ils nous disent s'il a dormi, mangé, joué… » Une relation de confiance, donc. Mais aussi un lien qui va s'interrompre net.

Une inscription à l'école gérée en solo

En septembre, Abel entrera en petite section. L'école publique est littéralement à deux pas : « On pourrait presque le jeter par-dessus le muret, rigole Laure. Mais c'est vrai qu'on s'attendait à autre chose. C'est un peu vieux, un peu délabré… après les salles de classe sont grandes, il y a des dessins partout. »

Ce qui questionne Laure, ce n'est pas tant l'école. C'est la façon dont tout cela se fait. « On a fait les démarches seuls. La crèche ne nous a jamais rien dit. C'est comme s'il n'y avait aucun lien. » Une mécanique bien connue des spécialistes de la petite enfance : entre la fin de la crèche et l'entrée en maternelle, aucune instance ne se charge d'accompagner les familles. Une rupture invisible, mais bien réelle. « On dirait qu'on débarque dans un autre monde. »

—

On a fait les démarches seuls. La crèche ne nous a jamais rien dit. C'est comme s'il n'y avait aucun lien.

—

Pourtant, cette discontinuité entre structures d'accueil est loin d'être anodine. Comme le souligne notre décryptage « Aux origines de la confiance »[1], la manière dont les parents sont accompagnés dans cette période clé impacte directement leur confiance à guider seuls leur enfant.

Mais surtout, l'absence de continuité éducative se heurte à une véritable révolution : celle de la reconnaissance de la petite enfance comme une phase d'apprentissages décisifs. Les premières années de vie déterminent de manière profonde le développement cognitif, langagier, moteur, socio-émotionnel de l'enfant. Ces acquis, s'ils ne sont pas renforcés ou valorisés à l'école, peuvent être perdus.

Ce dont a besoin un jeune enfant pour bien se construire

« Il a besoin de temps pour s'adapter », dit Laure. Et c'est précisément ce temps, ce rythme, cette sécurité affective que réclame le développement du jeune enfant. Les mots de Laure font écho à ce que nous enseignent les neurosciences et la recherche en éducation : pour bien grandir, un enfant a besoin de stabilité, de repères clairs et de relations chaleureuses avec les adultes qui l'entourent.

Entre la naissance et six ans, les fondations du développement se posent à une vitesse vertigineuse. Le cerveau est en plein essor, les connexions neuronales se multiplient, et chaque interaction, chaque mot, chaque geste compte. Ce n'est pas tant la quantité d'activités proposées qui est décisive, mais la qualité de la relation avec les adultes et la sécurité de l'environnement.

Ce dont l'enfant a besoin, c'est d'un lien d'attachement stable, d'un cadre adapté et bienveillant, de moments d'échange, de liberté de jouer, d'explorer, et de sentir que ses besoins sont compris. Ces conditions, qui paraissent simples, sont pourtant loin d'être systématiquement réunies.

Ces besoins universels sont au cœur de la Charte nationale pour l'accueil du jeune enfant[2]. Et ces exigences fondamentales ne s'arrêtent pas à la porte de l'école. Leur continuité devrait être la norme. C'est pourtant ici que le système montre sa plus grande faiblesse : alors que les compétences de l'enfant se construisent progressivement, aucune coordination n'est prévue entre les professionnels de la petite enfance et ceux de l'Éducation nationale.

La méconnaissance réciproque entre crèches et écoles empêche souvent de poser un regard commun sur l'enfant, ses besoins et ses fragilités. Résultat : une discontinuité insécurisante pour l'enfant, déstabilisante pour les parents. Les apprentissages amorcés en crèche ne sont ni valorisés, ni relayés. L'enfant doit repartir de zéro, dans un environnement inconnu, avec de nouvelles figures, de nouvelles règles, de nouveaux rituels. Pourtant, c'est bien la continuité des expériences bienveillantes et structurantes qui lui permettrait d'avancer avec confiance.

Un changement de rythme brutal

Et ce changement d'ambiance est brutal, jusque dans les rythmes quotidiens. « À la crèche, ils ne réveillent jamais un enfant qui dort. Jamais. Abel peut faire des siestes de deux heures. Dans cette maternelle, ce sera une heure maximum. Et on n'est pas du tout aidés à le préparer. On va devoir gérer ça tout seuls, en août. »

Le décalage est d'autant plus paradoxal que les neurosciences, aujourd'hui largement mobilisées dans les politiques de la petite enfance, insistent sur la plasticité cérébrale exceptionnelle des 1000 premiers jours. Les professionnels de la crèche ne sont pas de simples gardiens : ils sont au cœur d'un travail invisible, mais essentiel. Un accompagnement global et quotidien du développement de l'enfant, qui ne se voit pas toujours mais qui structure en profondeur ses compétences futures. Cela passe par des gestes d'attention, l'observation des signaux de l'enfant, l'encouragement de son autonomie, l'acquisition du langage, la régulation des émotions, la socialisation, la sécurisation affective. C'est un métier du lien, du temps long et de la prévention, où l'on tisse chaque jour des bases invisibles mais déterminantes pour la suite de la scolarité et de la vie. Pourtant, cette continuité avec l'école reste parallèle.

En 2022, 49% des parents disaient souhaiter un accompagnement dans l'éveil et le développement de leur jeune enfant. Mais peu de dispositifs existent. Et quand ils existent, ils sont souvent méconnus : 59% des parents se disent mal informés sur les structures d'aide à la parentalité[3].

Des attentes simples, mais ignorées

« Je trouve ça dommage. Il aurait suffi que la crèche nous dise : 'voici les grandes étapes, voici ce qui va changer', tu vois ? » souffle Laure. Au lieu de ça, ce sont les parents qui anticipent, qui rassurent, qui préparent. « Je pense qu'on va commencer à en parler dès juillet. Pour qu'il ait le temps d'intégrer que ça va changer. »

Chez VersLeHaut, nous plaidons pour une véritable politique de continuité éducative entre les différentes étapes de la petite enfance. Cela pourrait passer par des outils partagés entre professionnelles de crèche et enseignantes de maternelle, des rencontres préalables, des « carnets de parcours » ou encore des formations croisées. Une idée simple, mais encore peu mise en œuvre.

Une confiance qui repose sur les familles

Malgré tout, Laure reste confiante. « Il est prêt. Il a envie. Et nous, on est cool. Si on est sereins, il le sera aussi. » Mais la question reste là : pourquoi faut-il qu'autant repose sur les épaules des parents ?

Je trouve ça dommage. Il aurait suffi que la crèche nous dise : « voici les grandes étapes, voici ce qui va changer », tu vois ?

En France, seuls 10 à 15% des familles bénéficient aujourd'hui d'un soutien à la parentalité, selon l'UNAF (Union nationale des associations familiales)[4]. La responsabilité est ainsi laissée à chacun, accentuant les inégalités. Et pendant ce temps, Abel se prépare à sa première rentrée, avec toute l'insouciance de ses trois ans et demi. Heureusement pour lui, ses parents ont anticipé ce que d'autres ne peuvent porter seuls.

L'expertise existe. La recherche est claire. La petite enfance est une étape fondatrice. Ce qui lui manque encore, c'est une politique à la hauteur.

1. VersLeHaut, Aux origines de la confiance – L'éveil du jeune enfant au cœur d'une révolution éducative, 2024.

2. Charte nationale pour l'accueil du jeune enfant, Ministère des Solidarités et de la Santé, 2017. https://solidarites-sante.gouv.fr

3. VersLeHaut, Aux origines de la confiance - L'éveil du jeune enfant au cœur d'une révolution éducative, 2024.

À retrouver sur : verslehaut.org

4• Union nationale des associations familiales (UNAF), données disponibles sur www.unaf.fr

Portrait réalisé par Marion Denis

ÉDUQUER AVEC BIENVEILLANCE FT. LISA

Dans cet épisode de Jeunes&Brillants, Lisa raconte comment elle conjugue sa vie de doctorante avec celle de mère de deux jeunes enfants. Une conversation sur les défis d'une parentalité engagée.

Lisa (à gauche) et Marion Denis lors de l'enregistrement du podcast.

Lisa fait grandir ses deux enfants en s'inspirant des principes de l'éducation positive… sans tomber dans les injonctions. Elle partage ses essais, ses doutes, et ce qu'elle garde - ou pas - des livres de parentalité. Elle raconte aussi comment son couple fonctionne comme un véritable binôme éducatif, avec une organisation millimétrée, des discussions constantes, et une grande capacité à se remettre en question.

À quelques semaines de la première rentrée en maternelle de sa fille, Lisa confie ce que ce moment représente pour elle. Entre excitation et appréhension, elle évoque ce passage comme une étape clé de socialisation, mais aussi comme le début d'un ajustement permanent aux normes scolaires. Si sa fille est, dit-elle, « déjà très scolaire » et passionnée par les histoires racontées à la bibliothèque, Lisa n'en reste pas moins lucide sur les contradictions que cette rentrée met en lumière : comment préserver la curiosité et l'élan naturel d'un enfant, tout en l'insérant dans un cadre collectif parfois rigide ? Comment accompagner son autonomie sans céder à la tentation du contrôle ?

« On voudrait élever nos enfants en fonction de ce qu'on croit juste pour eux, mais on est aussi obligés de les préparer à la société dans laquelle ils vont grandir »

Elle partage aussi ce que cette rentrée déclenche en elle : un mélange de fierté, de vigilance et de questionnements sur l'influence du système éducatif français. « On voudrait élever nos enfants en fonction de ce qu'on croit juste pour eux, mais on est aussi obligés de les préparer à la société dans laquelle ils vont grandir », dit-elle. Un dilemme partagé par de nombreux parents, pris entre aspirations éducatives et réalités du quotidien.

Une rentrée, ce n'est pas seulement une affaire d'enfants : c'est aussi une grande étape pour les parents. Lisa nous invite à la lucidité et à la bienveillance envers soi-même. Mais aussi – et surtout – à l'indulgence dans ce qu'elle appelle les « journées à moins de trois », c'est-à-dire les journées où elle et son mari ont dormi moins de 3 heures.

Le podcast est disponible sur toutes les plateformes :

HORS CONTRAT

Elles s'appellent Jade, Margot, et Louma, elles ont entre 13 et 15 ans et sont toutes les trois scolarisées à « L'Autre Collège », un établissement hors contrat à Paris. Venues d'horizons différents, elles ont trouvé dans ce collège une nouvelle façon d'apprendre, plus libre et plus personnalisée.

« Franchement, "hors contrat" ça ne m'évoque rien. Pour moi, c'est plutôt "alternatif" qui veut dire quelque chose. »

TROIS VOIX POUR FAIRE ENTENDRE UNE AUTRE VOIE

Qu'est-ce que ça change, d'apprendre dans un collège hors contrat ? Comment vit-on une rentrée scolaire quand on choisit une voie alternative ? Dans cette interview croisée, trois collégiennes de « L'Autre Collège », établissement parisien, partagent leur enthousiasme, leurs doutes et leur regard sur une scolarité singulière.

Pour préserver leur anonymat, les prénoms ont été modifiés.

VersLeHaut : En France, il existe des écoles publiques, des écoles privées sous contrat et des écoles privées hors contrat. Ces dernières n'ont pas de contrat passé avec l'État au sens de la Loi Debré de 1959[1]. Elles accueillent 4% des élèves inscrits dans le privé, soit une minorité d'élèves dont vous faites partie. Pourquoi avoir choisi un collège hors contrat ?

Jade : Je ne suis jamais allée dans une école classique. J'étais déjà dans une école avec une pédagogie Freinet[2] avant, donc ça me paraissait naturel de continuer dans un établissement alternatif.

Margot : Moi, j'ai fait la première partie de ma scolarité dans une école primaire classique. Ensuite, je suis allée dans une école alternative. C'est là-bas que j'ai rencontré Jade et elle m'a parlé de L'Autre Collège alors j'ai eu envie de la suivre. Je savais que je ne voulais pas aller dans un collège « normal », et ça me rassurait de savoir que je connaîtrai au moins une personne.

Louma : J'ai fait une scolarité classique jusqu'à la mi-année dernière. Mais j'ai développé une phobie scolaire. Je n'ai jamais vraiment « kiffé » l'école, je ne me sentais pas à ma place. Le collège, c'était horrible, trop de travail… J'ai arrêté d'y aller. Ma psy m'a parlé du hors contrat et elle connaissait L'Autre Collège. J'ai fait une semaine d'essai et je me suis tout de suite sentie bien.

VLH : Qu'est-ce que ça vous évoque le terme de « hors contrat » ?

Louma : Franchement, « hors contrat » ça ne m'évoque rien. Pour moi, c'est plutôt « alternatif » qui veut dire quelque chose. En gros, ça veut dire que ton établissement n'est pas soutenu par l'État, mais tu as une plus grande liberté pédagogique. Il y a quand même des règles, des horaires à respecter, un socle de connaissances de base à acquérir…

Jade : Je n'aime pas trop ce terme non plus. Et puis, le fait de dire qu'on n'a pas à suivre le programme, ça laisse penser qu'on ne fait rien, qu'on n'apprend rien. Alors que c'est faux : À L'Autre Collège, on a moins d'heures de travail académique, mais quand on a cours de maths par exemple, on est hyper concentrés et hyper investis.

1. Loi sur les rapports entre l'État et les établissements d'enseignement privés, dite Loi Debré : cette loi instaure un système de contrats entre l'État et les écoles privées qui le souhaitent. L'État accorde une aide mais en contrepartie, les programmes doivent être les mêmes que dans l'enseignement public.

2. La méthode Freinet est basée sur la pédagogie active. Parmi les points clés de cette méthode pédagogique on trouve : le tâtonnement expérimental, l'expression libre, la correspondance entre classes, le journal scolaire, un rythme d'apprentissage individualisé, la coopération entre pairs, l'école ouverte sur la vie, l'organisation coopérative de la classe, ou encore un aménagement de l'espace conçu pour favoriser la coopération.

Louma : Les gens qui ne connaissent pas disent souvent « Ah, t'as pas de devoirs ? » comme si hors contrat voulait dire qu'on n'apprenait pas. Mais c'est surtout que ce n'est pas ça qui est important. Ici, c'est plus concret. Quand on arrive, on est un peu perdus, on a peur de ne rien apprendre. Mais finalement, on apprend énormément, sans notes ni bulletins. On manipule, on s'entraine, on est toujours actif.

Margot : Dans le classique, tu es noté, contrôlé, sanctionné. Tu as une peur constante. Ici, on apprend à notre rythme. Les cours sont moins pesants. On a des activités très variées, comme des ateliers « podcast » ou « trouve ton stage ». On fait du théâtre aussi, et on a plusieurs fois par semaine un temps « projet perso ». On choisit ce sur quoi on veut travailler sur le temps long (une semaine, un mois, plusieurs mois) et c'est un projet libre à chacun.

VLH : Qu'est-ce que ça change dans la relation avec les adultes ?

Margot : On a quatre enseignants. Trois sont salariés, et la directrice est bénévole. Les parents participent aussi, ils doivent venir aider au moins une demi-journée par semaine. Ça parait peu mais en même temps, on est 20 élèves de la 6ème à la 3ème.

Louma : Dans le classique, on est très solitaire. Il y a une distance avec les adultes. Ici, s'il arrive quelque chose à quelqu'un, même si on n'est pas hyper proches, on est solidaires, on se soutient.

Jade : À L'Autre Collège, on est un peu « forcés » d'être amis avec des gens qu'on n'aurait pas choisis dans un autre contexte, et ça nous ouvre à l'autre. On est peu d'élèves et d'adultes donc certaines barrières tombent, ça fait du bien.

VLH : L'Autre Collège articule un temps de travail académique formel assez court avec des temps de projets très longs. Quand on vient du classique, on peut avoir des appréhensions. Vous en aviez vous avant la rentrée ? Et vos parents ?

Louma : Moi, c'était de l'émerveillement. Je souhaite à tout le monde d'avoir une expérience comme ça. Mes parents, eux, projetaient leurs peurs sur moi, surtout parce que je suis phobique scolaire. Et puis ils avaient peur que je n'apprenne rien ici. Maintenant, ils voient que j'apprends vraiment, que je me sens bien alors ils me soutiennent et soutiennent le projet de l'école. Même mon frère a rejoint l'Autre Collège, en cours d'année, il est en 6ème.

Margot : Mes parents étaient stressés aussi. Ils craignaient qu'avec des enfants un peu agités, on n'apprenne pas. Il y a eu des échanges avec la directrice, Marie-Laure, ça a beaucoup aidé à les rassurer.

Jade : Chaque jour, on a une matière principale – français, mathématiques, histoire-géographie, espagnol ou anglais. Il y a 1h30 à 2h de cours, puis on travaille sur des projets ou on fait des ateliers. C'est vrai que ça peut sembler peu mais quand je suis arrivée,

Dans le classique, tu es noté, contrôlé, sanctionné. Tu as une peur constante. Ici, on apprend à notre rythme. Les cours sont moins pesants.

c'était une ambiance unique. On jouait tout en apprenant. Et puis, durant les heures académiques, on est très concentrés, on se donne à fond parce qu'on sait que c'est court. Ces deux années, je ne les oublierai jamais, c'est sûr.

VLH : Comment vous imaginez la suite ?

Louma : L'année prochaine, je vais dans un lycée alternatif, Diagonale. C'est un peu plus classique puisque le matin, on a quatre heures de cours. Mais l'après-midi, c'est soit art, soit ciné-théâtre. J'avais pensé retourner dans le classique, mais ça aurait été compliqué, il aurait fallu faire des tests pour être sûr que j'ai le niveau académique requis. Comme je ne suis même pas sûre d'en avoir envie, je ne voulais pas m'infliger ça.

Jade : Moi, je sais juste que j'aimerais baigner dans l'art, mais je ne sais pas encore quoi exactement. Je me laisse du temps.

Margot : Je rêve de voyager, d'être avec les gens, de faire du théâtre… D'ailleurs l'an prochain, je retourne dans un collège classique, j'ai envie de changement, de rencontrer plus de monde. Je me sens bien ici, on est en tout petit comité et c'est chouette mais je crois que j'ai envie d'élargir mon cercle de connaissances.

VLH : Un dernier mot sur L'Autre Collège ?

Jade : C'est un collège qui nous pousse à aller au bout de nos envies.

Margot : Oui, ici on est encouragés à essayer, à tester. Même si après on décide de retourner dans le classique, on sait qu'un autre type d'apprentissage est possible.

À écouter Jade, Margot et Louma, on comprend que le hors contrat n'est pas une solution miracle, mais une alternative qui peut redonner du souffle à des jeunes en rupture ou en quête de sens. Ce type de scolarité suscite souvent des craintes, notamment aux parents, comme le coût, l'absence de programme imposé, un manque de reconnaissance. Mais il offre aussi des espaces pédagogiques et des pratiques centrées sur l'élève et son projet qui peuvent donner des pistes pour repenser l'école.

Durant les heures académiques, on est très concentrés, on se donne à fond parce qu'on sait que c'est court.

Propos recueillis par Alexanne Bardet

ÉCOLE INCLUSIVE

Le témoignage des accompagnantes d'élèves en situation de handicap (AESH) Julie et Samiha révèle un métier riche en liens et indispensable à l'école inclusive… mais toujours en quête de reconnaissance.

« Ce qu'il faudrait, c'est qu'on arrête tout, qu'on paralyse la rentrée scolaire au niveau national. Tiens, la rentrée 2025, il n'y a pas d'AESH pendant une semaine. »

SANS AESH, PAS DE RENTRÉE POSSIBLE

En quête d'un métier porteur de sens qui s'accorde mieux à leur vie de famille, Samiha Boukhenaf (46 ans) et Julie Bar (50 ans) ont quitté le secteur du commerce pour devenir AESH dans une école primaire située en zone réseau d'éducation prioritaire renforcé (REP+) à Clermont-Ferrand.

Accompagner, c'est éduquer

« Des rentrées marquantes, c'est quand on voit arriver certains nouveaux », lancent Samiha et Julie en rigolant. Cette légère appréhension des débuts s'efface pourtant vite, une fois la relation établie et le quotidien installé. Après tout, comme le dit Julie, « Les AESH sont les personnes qui connaissent le mieux les enfants en situation de handicap, puisque c'est une relation à deux ».

En tant qu'AESH-collective[1], Julie est rattachée à l'Unité localisée pour l'inclusion scolaire (Ulis), une petite classe adaptée aux enfants en situation de handicap, où elle accompagne habituellement un ou deux élèves à la fois. Samiha, AESH individuelle[2], intervient en classe auprès d'enfants présentant des niveaux de handicap variés, en adaptant le contenu des cours à leurs besoins et capacités. « Quand il y a des activités qu'il peut suivre, on va essayer de les suivre avec la classe. Quand il ne peut pas et que je vois qu'il est fatigué, on se rabat sur la classe Ulis » pour un temps de pause, reprise des cours, ou un jeu éducatif.

En Ulis, « on travaille aussi, mais pas de la même manière ». A travers les jeux de société ou jeux éducatifs, les enfants acquièrent des compétences de base, comme compter, mais aussi intègrent les règles de vie en groupe. « Ces enfants sont souvent en manque de codes », explique Julie, « ils apprennent à jouer chacun leur tour, des règles de vie ».

Ce volet éducatif du travail des AESH est essentiel, mais largement méconnu. Alors que, pour Samiha, un AESH est « limite un deuxième enseignant », Julie regrette qu'il y ait « trop de gens qui pensent qu'on est assis à côté d'un enfant et qu'il ne se passe rien ».

1. AESH-collective : Elles ont une fonction collective ; elles aident un enseignant spécialisé en accompagnant l'inclusion de plusieurs jeunes handicapés au sein d'une Ulis école, Ulis collège ou Ulis lycée.

2. AESH-i : elles ont une fonction individuelle, et facilitent l'inclusion scolaire individualisée d'un seul élève.

On s'adapte à chaque enfant et on fait comme on le sent.

Intuition, adaptation… et débrouille

Le jonglage entre plusieurs élèves et les types de besoins spécifiques nécessite une adaptation en continu. « Chaque journée est différente, parfois même chaque demi-journée : », explique Julie. Et à Samiha d'ajouter : « Les enfants eux-mêmes sont différents tous les jours : » Et plus généralement, « chaque enfant est singulier et on ne peut pas travailler avec tous les enfants de la même manière. »

Face à la diversité des profils et des besoins spécifiques, il ne suffit pas de connaître le diagnostic pour choisir l'approche. Comme le dit Samiha, « deux autistes ne sont jamais les mêmes. En fonction des réactions et des troubles d'un des enfants, on n'aura peut-être jamais croisé tel profil ». C'est en portant une attention avec de la patience et de l'empathie à chaque enfant que l'on parvient à mieux cerner ses besoins spécifiques et à ajuster l'accompagnement. « On s'adapte à chaque enfant et on fait comme on le sent », résume Samiha.

La première rentrée, un saut dans l'inconnu

La pédagogie différenciée reste pourtant fragile, faute d'une formation solide sur le handicap. Avec seulement 60 heures de formation initiale en visioconférence, où le handicap occupe une place restreinte, les nouveaux AESH ne disposent pas de suffisamment d'outils psychologiques et pédagogiques pour débuter le métier sereinement et en confiance. « Parler du handicap pendant deux heures sur un ordinateur, ce n'est pas ça qui nous forme. Vraiment pas », s'indigne Julie.

Sa première rentrée en tant qu'AESH, Julie dit l'avoir mal vécue. « J'étais seule au fond de la classe pendant un an, avec un petit garçon autiste qui n'entrait dans aucun apprentissage ni dans la relation avec les autres. L'enseignante m'a dit très clairement qu'elle ne voulait pas d'un enfant handicapé dans sa classe. À sa mère, j'ai expliqué que je ferais mon possible pour qu'il se sente bien et en sécurité, mais que je ne pouvais pas promettre plus. Je me suis sentie très seule. »

Il faut un village pour former un AESH

Pour se former « par soi-même, sur le terrain », il faut activer ses réseaux personnels et professionnels : solliciter d'anciens collègues, suivre des formations syndicales, échanger avec des psychologues, des éducateurs ou d'autres intervenants en contact avec les enfants en dehors de l'école… En bref, créer une communauté autour de l'enfant, pour partager des conseils et des méthodes. A l'image de ce qui a été mis en place dans l'école où travaillent Julie et Samiha : à l'initiative de la directrice, chaque enfant est accompagné par deux AESH, ce qui facilite le partage d'expériences et d'approches. « Heureusement, dans cette école, on est bien soutenues », précise Julie.

Les échanges avec les parents pourraient également constituer des leviers pour créer du lien entre l'école et la famille, mieux comprendre les enfants et ajuster l'accompagnement, alors qu'à l'heure actuelle, ceux-ci sont censés en principe se limiter à « prendre l'enfant, le rendre et dire "ça s'est bien passé" ».

Un AESH bien entouré signifie donc un enfant bien accompagné. VersLeHaut a déjà plaidé pour

En sous-marin, on s'appelle les fantômes de l'Éducation nationale.

le développement de binômes enseignants-éducateurs, à travers la création d'un corps d'éducateurs scolaires, dont les AESH, formés en différenciation pédagogique et en prise en charge des besoins éducatifs particuliers[3].

En l'état actuel, faute de structures ou de dispositifs qui permettraient de pérenniser davantage les échanges en réseaux entre les AESH et l'entourage de l'enfant, ce travail en équipe repose majoritairement sur les initiatives personnelles.

Un métier en souffrance

A des difficultés liées à la formation se rajoute une précarité dans les conditions d'exercice du métier d'AESH. Depuis l'adoption de la loi Handicap 2005, beaucoup d'enfants auparavant accueillis dans les structures adaptées sont désormais scolarisés dans les établissements ordinaires, leur nombre ayant triplé entre 2006 et 2022[4]. Ce qui met en difficulté la prise en charge adéquate des enfants aux diagnostics plus lourds et le bon fonctionnement de la classe. Pour les AESH, l'accompagnement de ces élèves nécessite « des gestes qui demandent un tout autre métier médico-social auquel les gens sont formés et payés pour ça ».

Avec un salaire qui dépasse à peine les 900 euros, difficile de considérer que ce travail est justement reconnu, alors même qu'il demande beaucoup : un quotidien prenant en énergie et patience, des déplacements entre plusieurs établissements, et une formation à se procurer soi-même. « En sous-marin, on s'appelle les fantômes de l'Éducation nationale », affirme Julie. Et pour cause : les AESH représentent le deuxième plus grand corps de métier du ministère… tout en restant des contractuels. Pourtant, il s'agit d'un métier indispensable : « sans nous, la classe ne peut pas tourner de la même manière ».

À la date de rédaction de cet article, l'appel lancé par l'intersyndicale au ministère de l'Éducation nationale le 6 mai 2025, réclamant la création d'un corps de fonctionnaires de catégorie B pour les AESH[5], est resté sans réponse. « Ce qu'il faudrait, c'est qu'on arrête tout, qu'on paralyse la rentrée scolaire au niveau national. Tiens, à la rentrée 2025, il n'y a pas d'AESH pendant une semaine. Nulle part », suggère Julie, amère face au sentiment persistant de ne pas être entendue. Selon elle, la mise en place d'une formation diplômante permettrait de répondre à bon nombre des difficultés rencontrées par les AESH : elle leur offrirait les outils nécessaires pour exercer leur métier dans de meilleures conditions, tout en ouvrant la voie à une reconnaissance salariale plus juste.

Une rentrée entre les retrouvailles et les souvenirs

Si Julie et Samiha ne songent pourtant pas à démissionner, contrairement à beaucoup de leurs collègues[6] chaque année, c'est parce qu'elles aiment profondément ce métier et surtout les liens tissés avec les enfants. « Quand on voit un geste qui pour les autres enfants peut paraître anodin, mais qu'un autiste a mis 6 mois pour faire, c'est un bonheur intense. Ou alors quand on a des anciens élèves qui sont passés au collège et qui reviennent nous voir en nous disant qu'on leur manque, ça c'est génial », racontent-elles avec sourire.

Quand on voit un geste qui pour les autres enfants peut paraître anodin, mais qu'un autiste a mis 6 mois pour faire, c'est un bonheur intense.

Après des mois voire des années passées aux côtés des élèves, à scruter leurs progrès et leurs émotions, les séparations en fin d'année pincent souvent nos cœurs. « Même s'il nous en a fait baver toute l'année, au final quand un enfant nous quitte en fin d'année pour partir au collège, c'est dur. » A la rentrée, il ne va donc pas manquer à Samiha et Julie de penser à leurs anciens élèves qui font leur première rentrée au collège. Avec l'espoir qu'ils trouveront, là-bas aussi, un accompagnement à la hauteur.

3. VersLeHaut, Décryptage – 10 personnes qui font bouger l'éducation, « Nos propositions », septembre 2024.

4. L'inclusion scolaire des élèves en situation de handicap. Rapport d'initiative citoyenne, Cour des comptes, 2024

5. Café pédagogique, « Sans AESH, il n'y a pas d'école inclusive » : la création d'un corps de catégorie B demandée, 07/05/2025.

6. France Info, « L'État ne nous aide pas et on est vraiment démunis » : face aux difficultés du métier, ces AESH décident de démissionner, 16/01/2025.

Portrait réalisé par Eva Kolbas

LA RENTRÉE DE L'ÉCOLE INCLUSIVE : BILAN, DÉFIS ET PERSPECTIVES

En 2024-2025, plus de 500 000 élèves en situation de handicap faisaient leur rentrée sur les bancs du premier et second degré. C'est quatre fois plus qu'il y a vingt ans.

Où se positionne la France en matière d'inclusion scolaire ?

L'année 2005 marque un tournant dans l'action de l'Etat en matière d'inclusivité, en déployant de nombreux moyens à l'école et ailleurs. La loi Handicap de 2005 crée par exemple les Maisons départementales des personnes handicapées (MDPH) qui rassemblent en un même lieu tous les acteurs de la prise en charge du handicap. La loi d'orientation et de programmation pour la refondation de l'école de la République (2013) complète ses fonctions avec le Projet personnalisé de scolarisation (PPS) qui détermine le mode de scolarisation pour chaque élève. Il en existe trois :

- La scolarisation en milieu ordinaire ;
- La scolarisation en établissement ou service médico-social (ESMS) ;
- La scolarisation en classe spécialisée.

Les acteurs de l'éducation sont formels : ce système est à bout de souffle et ne répond pas aux besoins des familles. Malgré sa nécessité, les conditions de travail et la situation précaire de l'AESH[1] montrent bien les limites de cette politique compensatoire.

Si les jalons de l'école inclusive sont posés, la réalité montre des disparités dans la mise en œuvre. Face à des solutions uniques plaçant les jeunes dans des cases, il est préférable d'identifier les besoins réels de chaque élève en articulant les aides humaines, pédagogiques et organisationnelles.

Vers un horizon des possibles

Répondre aux besoins des élèves exige une réflexion d'un œil nouveau et une large expérimentation sur le terrain. A coups d'essai, d'échecs et de nouvelles tentatives, les éducateurs et les élèves trouvent conjointement des solutions adaptées pour favoriser l'apprentissage. De nombreuses initiatives ont déjà portées leur fruit :

- Du matériel pédagogique adapté (ordinateurs portables, scanners à main…) ;
- Aménagement de la salle de classe : décomposition des zones d'apprentissage, multiplication des supports visuels, espace consacré aux plantes ;
- Traduction des supports en langue des signes ou en « facile à lire et à comprendre » (FALC) ;
- Augmentation du nombre d'adultes par école ;
- Valorisation de la collaboration et de l'autonomie lors des cours d'EPS .

LES CHIFFRES CLÉS :

2ème — LES AESH : 2ÈME MÉTIER DE L'EDUCATION NATIONALE

3/4 — PRÈS DE ¾ DU PERSONNEL SE DISENT CONFRONTÉS À DES DIFFICULTÉS « FRÉQUENTES » VOIRE « TRÈS FRÉQUENTES », AVEC DES ENFANTS « GRAVEMENT PERTURBÉS » OU « PRÉSENTANT DES TROUBLES DU COMPORTEMENT »[3].

50 % — EN 2023, LA MOITIÉ DES DÉPENSES POUR LA SCOLARISATION DES ÉLÈVES EN SITUATION DE HANDICAP ÉTAIT DES DÉPENSES DE PERSONNEL, SOIT PRÈS DE 1,25 MILLIARDS D'EUROS.

Lire notre publication dans son intégralité :

1. Accompagnant d'élèves en situation de handicap

2. Education Physique et Sportive

3. Selon un article du Monde du 6 février 2024, « L'école inclusive, un système qui craque ».

INSTRUCTION EN FAMILLE

GRANDIR SANS FAIRE SA RENTRÉE

Clarisse et son conjoint ont choisi l'instruction en famille pour leur fils Célestin. Une décision prise après une première expérience scolaire difficile, et qui s'inscrit dans une vision de l'éducation où les apprentissages s'ancrent dans la vie quotidienne, loin du rythme imposé des rentrées, vacances et passages de classe. Récit d'un parcours qui interroge notre conception du temps scolaire.

Célestin a quatre ans. Et pourtant, ce mois de septembre n'est pour lui pas synonyme de rentrée scolaire. Car Célestin ne va pas à l'école. Il fait partie des quelques milliers d'enfants qui suivent une instruction en famille. Une solution alternative à l'école qui demeure très marginale – elle concerne officiellement moins de 1% des enfants en âge d'être scolarisés – mais qui nous interpelle sur notre tendance à compartimenter les temps de l'enfant. Au moment où les vacances se terminent et où le pays tout entier se met en ordre de bataille pour affronter la rentrée, autorisons-nous une petite parenthèse dans une famille où la rentrée n'aura pas lieu.

Une première rentrée… et une sortie précoce

Si Célestin ne poussera pas cette année la porte de l'école, il en a déjà fait une première expérience. L'année de ses trois ans, il a intégré une école hors contrat alternative. Une structure de petite taille, volontairement conçue pour accueillir peu d'enfants — pas plus de 18 — avec un taux d'encadrement élevé, trois adultes pour sept puis onze enfants. Un cadre soigneusement choisi par ses parents pour se porter à la hauteur des besoins particuliers de Célestin.

Tout avait été soigneusement préparé par sa mère, Clarisse. Accompagnée par des professionnelles de l'enfance, elle avait anticipé sa première rentrée scolaire : livres, visite de l'école, photos des moments de la journée… Le premier mois se passe bien. Célestin est le plus jeune, un adulte est souvent disponible pour lui. Mais peu à peu, les choses se dégradent : réveils en pleurs après chaque sieste, refus d'aller à l'école au moment de partir le matin. Malgré plusieurs rendez-vous avec l'équipe pédagogique, ils peinent à répondre à ses besoins. D'autant plus depuis La Toussaint, plusieurs autres enfants ayant rejoint l'école en cours d'année. En janvier, Clarisse sent qu'il va falloir trouver une autre solution. En mars, les parents déscolarisent leur fils. « Je privilégie sa santé mentale », affirme-t-elle simplement.

Vivre, apprendre, transmettre : une instruction ancrée dans le quotidien

La plongée dans l'univers de l'instruction en famille (IEF) se fait un peu dans l'urgence. Clarisse aurait souhaité privilégier cette solution dès le départ – « c'était mon premier choix » confie-t-elle. L'école alternative avait été choisie comme en entre-deux

« On n'a pas préparé de rentrée, parce qu'on ne conçoit pas les choses en termes de vacances ou de cours. Il n'y a pas de coupure, c'est une continuité. »

après discussion avec son conjoint qui était moins favorable à l'IEF. Mais dorénavant, le choix est assumé par les deux parents et il faut anticiper la prochaine rentrée scolaire.

Car désormais l'IEF est soumise à une autorisation préalable. Il faut donc monter un dossier qui contient tout un volet pédagogique. Clarisse se renseigne énormément, s'entoure, intègre des groupes locaux en Isère et à Lyon[1].

En septembre 2024, la rentrée arrive. Et Célestin n'est pas à l'école. C'est officiellement sa première année d'instruction en famille. Pour marquer le coup, plusieurs familles de la région organisent la « journée de la non-rentrée » au bord d'un lac. Clarisse et son fils y participent. C'est le coup d'envoi d'une année scolaire très différente de ce que vivent la plupart des enfants de son âge.

Rapidement, Clarisse, qui assume la responsabilité de l'instruction de son fils, met en place un quotidien où l'instruction se mêle naturellement à la vie. « Il apprend énormément à partir de ses envies », explique-t-elle. Des marrons ramassés dans la rue deviennent une leçon d'addition. Une boîte aux lettres en carton devient prétexte à la lecture : elle lui « poste » des mots. Avec une catapulte à lettres, il apprend l'alphabet en jouant. Un jour, ils fabriquent du pain ensemble : l'occasion de manipuler les chiffres. Le lendemain, la corvée de lessive offre l'occasion d'identifier les lettres du programme, de choisir la température. Le surlendemain, c'est la lecture du calendrier et sa suite régulière de nombres. « Chaque jour, il se passe quelque chose qui relève de l'apprentissage », dit-elle.

Se porter au plus près du rythme de l'enfant

À l'écoute des besoins de son fils, Clarisse construit une approche pédagogique sur mesure. Elle s'inspire des travaux de Céline Alvarez, utilise les lettres magnétiques, suit les conseils d'une orthophoniste, Léa Helias, rencontrée sur les réseaux sociaux. Mais elle ne cherche pas à reproduire l'école à la maison.

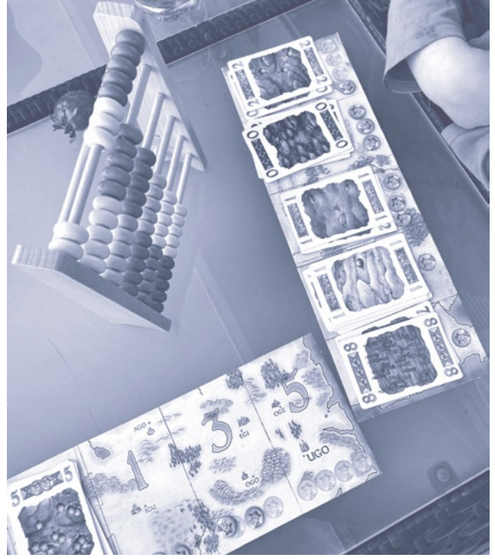
L'apprentissage ne suit pas le calendrier scolaire, mais le rythme de Célestin. Clarisse documente les apprentissages dans un carnet hebdomadaire et suit les attendus du cycle 1 de l'Éducation nationale. Mais elle n'en fait pas une obsession. Elle assume de se fier à son ressenti, à privilégier l'épanouissement de Célestin aux attendus scolaire. Quitte à défier l'institution : « On a parfois plus peur de la répression administrative que de voir nos enfants malheureux, c'est bizarre, non ? »

L'importance de l'entourage

La rentrée porte la promesse d'être entouré toute l'année d'un collectif d'enfants et d'adultes. Mais qu'en est-il pour Célestin qui ne connaîtra cette année ni la salle de classe, ni la cour de récréation ? Contrairement aux idées reçues, l'IEF n'est pas un isolement. « On se sent moins dans notre bulle que les gens le pensent. Et même moins que lorsqu'il était à l'école ! », dit Clarisse. Célestin grandit entouré d'une constellation d'adultes et d'enfants : une nounou qu'il adore (« Je voudrais qu'elle vive avec nous »), des copains qu'il voit chaque semaine, des visites organisées par plusieurs familles en IEF (ferme, château, expositions, cirque), des activités de pédagogie par la nature.

L'autorité n'est pas non plus monopolisée par ses parents. Célestin accepte d'être soigné par le père d'un ami après une piqûre de guêpe ; il suit les consignes lors d'activités encadrées ; il passe des journées chez des amis ; il voit régulièrement ses grands-parents, sa cousine, ses arrière-grands-parents, oncles et tantes malgré les sept heures de route qui les séparent. Clarisse insiste : « Il a naturellement différentes figures d'autorité. C'est moins 'obligé' qu'à l'école, mais il fait volontiers ce que les adultes lui proposent. »

1. L'autorisation d''instruction en famille est limitée à certains motifs précis relatifs à l'état de santé ou le handicap de l'enfant, la pratique intensive d'une activité sportive ou artistique, l'itinérance ou l'éloignement de tout établissement scolaire ou l'existence d'une situation propre motivant le projet pédagogique. C'est sur la base de ce dernier motif que la demande a été déposée par les parents de Célestin.



L'IEF, pour elle, est d'ailleurs pleinement une aventure collective. Entre la nounou, les échanges avec d'autres familles, le partage d'outils pédagogiques sur les réseaux sociaux, le soutien de professionnels de l'enfance avec qui Clarisse travaille dans le cadre de son activité, elle se sent bien encadrée.

Au point de constater que la charge personnelle qu'elle pouvait redouter en s'engageant dans l'instruction en famille se révèle moins lourde que prévu. « Les gens s'imaginent qu'on est tout le temps épuisé. Mais c'est tout l'inverse : on n'a pas nos enfants qu'à l'heure du bain quand ils sont déjà fatigués de leur journée de classe. On peut partager des moments privilégiés où ils sont eux-mêmes pleinement disponibles. C'est moins épuisant pour nous. »

Une autre temporalité de l'enfance

Le plus grand bouleversement que l'IEF a apporté dans leur vie, c'est le rapport au temps. Il n'y a plus de rupture entre le temps scolaire et le temps familial, entre semaine et week-end, entre année et vacances. « Aujourd'hui, on n'a rien fait de scolaire. Mais dimanche, on va en faire, parce que ça viendra à ce moment-là », résume Clarisse.

Même l'été est une continuité. Ils organisent des sorties au musée, planifient des activités avec des intervenants pédagogiques, poursuivent leur carnet d'apprentissage. « Le temps de repos est nécessaire, mais il ne se découpe pas comme dans le calendrier scolaire. »

Et pour septembre ? « On n'a pas préparé de rentrée, parce qu'on ne conçoit pas les choses en termes de vacances ou de cours. Il n'y a pas de coupure, c'est une continuité. »

« Je ne veux pas l'enfermer dans une bulle. Je veux qu'il trouve son propre chemin, à son propre rythme. »

La rentrée… un jour :

Célestin sait que d'autres enfants vont à l'école. Il écoute des podcasts qui se passent en classe, joue à faire comme s'il était à l'école avec ses copains. Il pose des questions : « elles dorment où, les maîtresses ? » Mais pour l'instant, il ne veut pas y retourner. « Quand je serai plus grand », dit-il.

Et si un jour il décidait de faire sa rentrée ? Il la ferait alors en connaissance de cause, parce qu'il l'aura choisie. « On envisagera les choses en fonction de lui », affirme Clarisse. Elle s'est déjà renseignée sur les solutions proposées par le Centre national d'enseignement à distance (CNED), sur les éventuelles classes passerelles que nécessiterait son retour dans le système scolaire. « Je ne veux pas l'enfermer dans une bulle. Je veux qu'il trouve son propre chemin, à son propre rythme. »

Quitte à prendre son temps : « Je ne me mets pas la pression. S'il passe le bac à 17 ou 19 ans, ça ne changera rien. »

L'histoire singulière de Célestin et de sa maman constitue un pas de côté par rapport à la vision usuelle de l'enfance organisée largement autour d'une succession d'étapes imposées - et qui peuvent être vécues comme autant de ruptures, en particulier durant la petite enfance. A l'heure où une Convention citoyenne se penche sur la question des temps de l'enfant, elle constitue un exemple d'une éducation conçue comme une exploration continue, guidée par la curiosité, les rencontres et la confiance.

Portrait réalisé par Stephan Lipiansky

AUX ORIGINES DE LA CONFIANCE.

L'ÉVEIL DU JEUNE ENFANT AU CŒUR D'UNE RÉVOLUTION ÉDUCATIVE.

Chaque année, la rentrée à l'école maternelle représente un moment charnière dans la vie d'un enfant. Celui-ci intègre alors un cadre scolaire dans lequel il va pouvoir s'épanouir et se familiariser avec des concepts élémentaires. Cependant, il n'est pas le seul à faire sa rentrée. C'est aussi le moment pour les jeunes parents, aidés par des professionnels de l'enfance, de se constituer un bagage d'outils pour l'éducation de leurs enfants. Comment s'articulent les différentes rentrées de la petite enfance ?

L'analyse de VersLeHaut

Le temps de l'indifférence est révolu. Désormais, l'éveil du jeune enfant passionne. Au point d'avoir un temps considéré que « tout se joue avant 6 ans ». Si l'affirmation paraît aujourd'hui excessive, il n'en demeure pas moins que les premières années de la vie de l'enfant modèlent déjà sa trajectoire future. La profondeur de son développement – moteur, langagier, cognitif, socio-émotionnel – appelle une considération plus forte pour la petite enfance dans notre ambition éducative.

Abattre la cloison des trois ans :

La petite enfance est marquée par une rupture profonde à trois ans avec l'entrée en maternelle. Certains enfants y seront très bien préparés. Pour d'autres ce sera le point de départ de grandes difficultés. Pour un parcours plus apaisé jusqu'à six ans, créons les ponts et la culture commune entre des univers qui s'ignorent encore trop largement.

Réduire les inégalités entre enfants

Une amélioration de la qualité globale de l'accueil du jeune enfant permettrait de réduire des inégalités qui perdurent dans la suite du parcours. Notre ambition éducative démarre donc à la naissance de l'enfant :

Aider les parents à poursuivre leurs aspirations

Modes d'accueil, temps disponible avec leur enfant, soutien à la parentalité : les familles rencontrent beaucoup de désillusions. Un accompagnement de proximité pour mieux répondre à leurs besoins apparaît comme une évidence qui peine à voir le jour.

Enrichir les métiers de la petite enfance

Les professionnelles de la petite enfance poursuivent une noble mission commune mais disposent de formations très hétérogènes et de ressources inégales. Renouveler l'offre de formation continue, aménager des espaces de partage de pratiques et renforcer l'encadrement permettrait de revaloriser ces métiers.

QUELQUES FAITS ESSENTIELS :

56 % DES MOINS DE TROIS ANS SONT GARDÉS PRINCIPALEMENT PAR LEURS PARENTS À REBOURS DU SOUHAIT DES FAMILLES :

1/2 1 PARENT SUR DEUX SOUHAITERAIT ÊTRE ACCOMPAGNÉ SUR L'ÉVEIL ET LE DÉVELOPPEMENT DE SON ENFANT :

40 % DES ASSISTANTES MATERNELLES VONT QUITTER LE MÉTIER D'ICI 2030 :

47 % PLUS DE FLEXIBILITÉ HORAIRE AU QUOTIDIEN EST UNE PRIORITÉ POUR 47% DES PARENTS.

Lire notre publication dans son intégralité :

PHOBIE SCOLAIRE

Sarah est actuellement étudiante en communication et marketing. Malgré un parcours scolaire marqué par de bonnes notes et une réussite académique, elle a traversé une scolarité difficile, confrontée au harcèlement et à une anxiété envahissante.

« D'un côté, j'aurais voulu qu'un adulte vienne me voir et me demande comment ça allait. Mais de l'autre, j'avais mis en place un mécanisme de survie qui consistait à tout cacher. »

DU PRIMAIRE AU COLLÈGE : COMMENT L'ANXIÉTÉ PEUT PASSER INAPERÇUE

L'entrée en sixième peut cristalliser des fragilités déjà présentes et transformer l'école en source d'angoisse quotidienne. Sarah, 28 ans, revient sur cette rentrée marquée par l'anxiété. Un témoignage qui interroge notre capacité à détecter les élèves en souffrance, notamment quand ils réussissent scolairement.

VersLeHaut : Lorsque je t'ai demandé de quelle rentrée tu souhaitais me parler, tu as tout de suite évoqué ta rentrée en 6e. Pourquoi ?

Sarah Boucharbia : Parce que c'est celle qui m'a le plus angoissée. Beaucoup de mes appréhensions se sont concentrées sur ce passage au collège. Ce qui m'a marquée au début, c'était vraiment le changement : passer d'une école primaire qui était minuscule au collège qui était le plus grand de ma ville. Je me disais : « Comment je vais m'intégrer dans ce tas de monde ? » Ce que je ressentais, c'était un mélange d'excitation pour la nouveauté et d'anxiété intense. Je suis d'un naturel anxieux, mais là c'était amplifié par tous ces changements et les nouvelles responsabilités.

VLH : Cette anxiété que tu évoques, se retrouve fréquemment chez les adolescents. Elle se caractérise par une inquiétude excessive selon l'OMS. Mais cette peur que tu ressentais à l'idée d'entrer en 6ème avait-elle des racines dans ce que tu avais vécu avant ?

S. B. : Oui. En primaire, on se moquait énormément de moi, de mon physique. J'étais plus grande, plus forte et on se moquait de mes cheveux très épais. Je ressortais pas mal par rapport aux autres.

J'étais déjà assez exclue et je ne me sentais déjà pas très bien. Je pense que j'avais déjà développé une peur de l'école. J'y allais mais ça me coûtait beaucoup. Pour moi, il n'y avait pas cette option de faire les cours à la maison. Même si l'école me faisait souffrir, l'idée d'être coupée du monde, ça me faisait peur aussi. J'aime voir les gens, savoir qu'il y a de l'activité autour. Alors j'ai continué, mais l'entrée au collège n'a pas été facile.

VLH : Comment cette anxiété s'est-elle manifestée lors de tes premiers pas en 6ème ? Peux-tu me décrire l'impact concret que cela a eu sur ton quotidien ?

S. B. : Mes premiers jours, je t'avoue que je ne m'en souviens pas vraiment. Mais je pense qu'en fait j'étais déjà handicapée dès le départ. J'arrivais avec tout un bagage, parce que depuis le début de ma scolarité, ça ne s'était jamais vraiment bien passé. Du coup j'étais dans l'appréhension totale, et ça m'a probablement poussée à me renfermer encore plus.

Cette appréhension, elle s'est transformée en anxiété vraiment envahissante. Ce qui me stressait le plus, c'étaient toutes ces nouvelles responsabilités : gérer mon emploi du temps, trouver les salles, arriver à l'heure. À chaque cours je risquais d'être en retard et c'était un truc que je détestais. On nous faisait moins de cadeaux qu'en primaire. En primaire, si je suis en retard, c'est le problème de mes parents. Là, si je suis en retard, je dois passer par le bureau du CPE, prendre un billet de retard...Il y avait aussi cette pression énorme par rapport aux notes. Je me disais : « Est-ce que ça va être pareil qu'en primaire ? Est-ce que je vais réussir à obtenir mon brevet à la fin ? »

Mais au fond, ma plus grande peur, c'était de ne pas être acceptée par les autres, d'être rejetée ou qu'on se moque de moi, comme ça m'était arrivée en primaire. Concrètement, ça voulait dire que je ne dormais quasiment pas la semaine. J'étais trop stressée par le lendemain, je ne récupérais que le week-end. C'était comme si j'étais en permanence en mode « survie ».

VLH : Selon le dernier baromètre IPSOS sur le moral des adolescents, 7 jeunes sur 10 ne parlent à personne de leur mal-être. Comment as-tu géré cette souffrance à l'époque ? As-tu trouvé des personnes à qui te confier ?

S. B. : J'ai gardé ça pour moi. Je ne me suis pas sentie en sécurité émotionnellement, ni dans ma famille ni à l'école. J'avais aussi du mal à valider mon propre ressenti. J'avais honte de ne pas me défendre, par peur d'empirer les choses. Je n'avais pas envie d'en parler aux professeurs par peur d'être vue comme la « rapporteuse » et d'engendrer encore plus de moqueries.

C'est un cercle vicieux. Vu qu'il m'arrivait des choses et que personne ne disait rien, c'est que je le méritais. Du coup, à force de te dire que tu mérites, tu en parles encore moins, tu le caches encore mieux et tu l'acceptes.

Il y avait aussi la peur que mes parents l'apprennent. J'avais l'impression que ça aurait amené une attention négative. Déjà que je n'avais pas l'impression de les rendre fiers... En plus, me faire harceler à l'école ? Dans ma tête, c'était la honte absolue. Je n'avais pas envie de ramener des problèmes à la maison.

Avec le recul, je me demande comment ça se fait que personne n'ait rien dit, n'ait rien vu.

VLH : L'anxiété peut avoir des répercussions importantes sur l'absentéisme et le travail scolaire. Comment l'anxiété que tu as ressenti lors de ta rentrée en 6ème a-t-elle impacté la suite de ta scolarité ?

S. B. : Au niveau des notes, ça allait comme j'avais des facilités. Mais en fait, j'avais ce sentiment de solitude constant. J'ai l'impression de ne pas avoir pu me construire socialement comme un individu à part entière. J'ai l'impression d'avoir loupé plein de choses. Je me demande comment j'aurais pu me comporter socialement, quels moments j'aurais pu partager, quels souvenirs j'aurais pu avoir.

Ça a eu un impact aussi sur ma relation avec les autres. Je vais souvent être sur la défensive, aux aguets : « Est-ce que cette personne est sympa ou pas ? » J'ai du mal à m'intégrer dans un groupe. J'ai plus de facilité quand c'est réduit ou en tête-à-tête, parce que c'était l'effet de groupe qui faisait qu'on ne disait rien finalement.

VLH : Comment vivais-tu cette absence de réaction des adultes autour de toi ? Que penses-tu aujourd'hui, en tant qu'adulte, de cette absence de réaction au harcèlement de la part des adultes autour de toi ?

S. B. : Avec le recul, je me demande comment ça se fait que personne n'ait rien dit, n'ait rien vu. Je me dis que ça se voyait quand même que j'étais isolée du reste de la troupe.

Je me souviens d'un épisode au lycée où quelqu'un m'a fait une remarque hyper désobligeante en plein

cours. La prof a très bien entendu, elle a regardé l'élève qui avait parlé, m'a regardée, et a poursuivi son cours comme si de rien n'était. Ça m'a marquée.

En grandissant, je comprends encore moins ce genre de comportement. Même si tu as des problèmes personnels, tu devrais toujours trouver de l'énergie pour protéger un enfant. Le cadre scolaire n'a pas été protecteur. On n'a pas cherché à savoir qui allait bien, qui n'allait pas bien.

VLH : Tu étais une bonne élève. Penses-tu que cela a empêché les adultes de voir que ça n'allait pas ?

S. B. : Oui, clairement. Généralement, c'est quand on voit une chute des notes qu'on s'inquiète. Je cachais très bien mon mal-être. Ça ne se voyait pas du tout : je rigolais, je souriais, j'étais active en cours. Mais il y avait des signes : j'étais tout le temps assise toute seule à la cantine, j'étais toujours toute seule.

J'ai même eu une période où je faisais vraiment comme si ça ne m'atteignait pas. Je rigolais fort, je parlais fort. Je mettais un masque pour cacher ça. Je jouais la fille qui a énormément d'assurance, alors que pas du tout. J'étais une vraie « fraude ».

VLH : Tu disais que tu aurais aimé qu'on te repère et qu'on t'aide. Mais en même temps, il y a ce masque que tu portais pour te protéger. Comment expliquer ce double mouvement « j'ai besoin d'aide » et « je me cache » qui rend si difficile la libération de la parole ?

S. B. : C'est hyper contradictoire, c'est vrai. D'un côté, j'aurais voulu qu'un adulte vienne me voir et me demande comment ça allait. Mais de l'autre, j'avais mis en place ce mécanisme de survie qui consistait à tout cacher, à me déconnecter de mes émotions.

Mon mécanisme, c'était de me dire : « Tes émotions ne sont pas valables, donc tu ne vas pas les écouter et tu vas faire comme s'il ne se passait rien. » Je refoulais énormément. Je mettais tout sous le tapis parce que je n'avais pas le temps d'être déprimée quand je devais avoir de bonnes notes. Et même si un adulte était venu me voir à ce moment-là, honnêtement, je ne pense pas que je me serais confiée. Non seulement je n'accordais aucune légitimité à mes ressentis, mais je n'arrivais même pas à les mettre en mots. Et comme je ne faisais confiance à aucun adulte pour me montrer vulnérable, je me retrouvais complètement isolée avec mes émotions.

VLH : Avec le recul, que faudrait-il mettre en place pour aider les jeunes comme toi lors de la rentrée en 6ème ?

S. B. : Je pense que c'est bien d'apprendre aux collégiens à gérer leurs émotions, parce que même ceux qui font des moqueries sont des gens qui ne sont pas bien dans leur peau. Apprendre à gérer ses émotions, à se valider, ce serait déjà un bon pas. Il faudrait aussi que les professeurs soient mieux préparés à ce genre de situation.

Les professeurs principaux pourraient avoir un entretien individuel avec chaque élève pour demander comment ça se passe à l'école, pas qu'au niveau des notes, mais mentalement. Peut-être même des rendez-vous réguliers, tous les trimestres avec les infirmières : « Ce premier trimestre, tu l'as senti comment ? » Ça apprendrait aux élèves à poser des mots sur ce qu'ils ressentent.

Propos reccueillis par Elise Wagner

NIGHTLINE : À L'ÉCOUTE DES ÉTUDIANTS ET DE LEUR SANTÉ MENTALE

La rentrée scolaire, souvent synonyme de nouveaux départs, peut aussi marquer le retour de fortes angoisses pour certains élèves et étudiants. Nightline France est une association qui œuvre pour l'amélioration de la santé mentale de ces derniers, en agissant à l'échelle individuelle et collective. Les projets de Nightline sont menés pour et avec des étudiants, appuyés par des professionnels.

Ses objectifs sont de :

- permettre à chaque jeune de prendre soin de sa santé mentale :
- favoriser l'entraide par les pairs dans une démarche de santé communautaire :
- améliorer l'environnement direct des étudiants en formant leur entourage et en rectifiant les perceptions sociales stigmatisantes :
- améliorer le système de santé mentale étudiante en relayant les initiatives existantes et en formulant des propositions.

Parmi ses actions-phares : un service d'écoute gratuit, anonyme et confidentiel, ouvert tous les jours de 21h à 2h30. Dans ce cadre d'écoute, parler devient possible, sans crainte d'être jugé. Déjà présent dans 9 villes étudiantes en France (Paris, Lyon, Lille, Toulouse, Angers, Saclay, Nantes, Reims, Rouen), l'association vise à terme à l'implanter sur tout le territoire afin que chaque étudiant puisse en bénéficier. La ligne d'écoute est animée par 400 jeunes étudiants qui s'organisent pour recruter, former (au minimum deux jours par an), organiser les permanences, prendre soin des uns et des autres, faire remonter les besoins, contribuer à l'évolution du service d'écoute.

Nightline ne se contente pas de réagir en cas d'urgence. Inspirée par le modèle de la Fresque du Climat, s'appuyant sur l'intelligence collective pour aborder des sujets complexes, l'association a également créé la Fresque de la Santé Mentale. Son objectif ? Outiller chacun, et les jeunes en particulier, pour prendre soin de leur santé mentale et de celle des autres, reconnaître les signaux d'alerte...

En parallèle, des professionnels se positionnent en appui : psychologue pour les groupes de soutien, co-construction des éléments de formation, aide à la prise de décision, recherche de financement... Cette démarche est particulièrement utile face à la phobie scolaire, qui reste souvent méconnue ou minimisée. Par ce biais, l'association s'assure de l'évaluation de son action de terrain auprès des jeunes.

Pour davantage d'informations sur Nightline :

Nightline FRANCE

SCOLARITÉ ET DÉTENTION

Nora est une jeune femme de 21 ans, résiliente et courageuse. Elle témoigne de son expérience scolaire en milieu carcéral mais aussi, plus généralement, de son parcours de vie compliqué entre placement en foyer, déscolarisation et relations familiales complexes.

« On n'avait plus rien, même les profs ne venaient plus. Elles disaient qu'elles venaient et on attendait et au final, il n'y avait personne »

EN DÉTENTION, UNE ÉDUCATION MALMENÉE

De la fugue à l'incarcération, le parcours de Nora a été tout sauf linéaire. Malgré plusieurs interruptions scolaires et une scolarité entre quatre murs, elle est aujourd'hui auxiliaire de vie et mère d'une petite fille. Son histoire, qu'elle nous partage, est celle d'une jeune femme qui a su faire preuve de résilience et de détermination pour transformer les épreuves en étapes.

Pour préserver son anonymat, le prénom a été modifié.

Un parcours fracturé

Lorsqu'on demande à Nora de se présenter, elle va directement à l'essentiel : « j'ai 21 ans, une fille d'un an et demi, et je suis auxiliaire de vie à Nice. » De cette courte phrase, on comprend que son parcours est beaucoup plus dense et sinueux. Peut-être parce qu'elle a cette manière de dire les choses d'une traite, comme si elle ne voulait pas s'étaler sur sa vie. Pourtant, elle a accepté cet échange. Donc pour comprendre ce qu'elle a vécu, on accepte d'emblée qu'elle en gardera une partie pour elle.

Et effectivement, Nora a traversé de nombreuses étapes dans sa vie qui l'ont faite grandir. Vite. Trop vite ?

Elle a été placée à l'âge de 13 ans dans un foyer d'accueil à Strasbourg. « C'était après une longue fugue, d'un an. Lorsqu'ils voulaient me ramener chez ma mère, j'ai dit non, alors on m'a placé » précise-t-elle en ajoutant que sa mère « est très toxique, quand on se voit peu ça va mais vivre chez elle, c'était plus possible. » Elle a fait ce choix pour se protéger. A ce moment-là, elle n'était déjà plus scolarisée, « je n'ai fait ni 4ème, ni 3ème ».

C'est à ses 16 ans que la sentence tombe : elle sera incarcérée dans un des 6 établissements pénitentiaires pour mineurs de France

Cette période marque un tournant pour Nora. Elle se retrouve très éloignée de sa famille, placée dans le Nord-Est de la France alors qu'elle vit dans le Sud-Est, le manque de ses deux sœurs se ressent. Les jeunes confiés connaissent souvent des difficultés scolaires plus marquées, avec des parcours heurtés, jalonnés de redoublements ou de déscolarisation. Elle n'y échappe pas et semble même s'y enfoncer. Non seulement elle n'est plus scolarisée mais « au foyer, il n'y a pas de limite » explique-t-elle en ajoutant que les fugues se poursuivent. C'est là-bas qu'elle commence à fumer aussi, par exemple.

C'est à ses 16 ans que la sentence tombe : elle sera incarcérée dans un des 6 établissements pénitentiaires pour mineurs de France, 12 mois. En France, moins de mille jeunes sont incarcérés à ce jour. Il y a quelques années, Nora faisait partie de cette minorité. Elle parle de cette période de manière assez floue, « ça remonte un peu ».

Difficile de faire sa rentrée des classes quand on ne sait même pas dans quelle classe on est.

La scolarité, une contrainte ?

La scolarisation des jeunes est obligatoire jusqu'à leurs 16 ans, qu'ils soient incarcérés ou non. Et jusqu'à leurs 18 ans, une formation doit leur être dispensée. Pourtant l'organisation de la scolarité en prison rencontre de nombreux obstacles. Les problèmes d'effectifs de l'administration pénitentiaire ou le « primat de la logique sécuritaire »[1] entravent ces obligations.

Bien que les horaires de cours soient fixes, et devraient tourner autour de 25 heures (ou formation), les jeunes ne peuvent pas toujours y assister. Entre les rendez-vous médicaux ou ceux au parloir avec leur avocat, les priorités ne sont pas toujours à la salle de classe. Mais les contraintes ou réticences ne viennent pas forcément des jeunes qui sont d'ailleurs décrits comme « très demandeurs » dans la dernière étude de la Direction de la Protection Judiciaire de la Jeunesse (DPJJ)[2]. Résultat : ils n'ont souvent que « quelques cours par semaine » explique Nora. On parle de « 3 ou 4 heures avec un peu de tout, de l'anglais, du français » précise-t-elle. La moyenne nationale tourne, elle, autour de 5 ou 6 heures aujourd'hui[3].

Pour Nora, une autre contrainte – plus exceptionnelle – s'ajoutait : la crise du COVID. Les confinements et les restrictions sanitaires ont frappé plus durement qu'à l'« extérieur ». Pendant cette période, elle raconte : « On n'avait plus rien, même les profs ne venaient plus. Elles disaient qu'elles venaient et on attendait et au final, il n'y avait personne. »

L'impossible rentrée scolaire

Le caractère extraordinaire de la rentrée scolaire, pour beaucoup d'élèves, perd de sa superbe dès lors qu'on l'aborde sous l'œil de la scolarité en prison. Parce que le jeune qui se retrouve en situation de placement éducatif au sein de la PJJ[4] peut l'être à n'importe quel moment de l'année. Et pouvons-nous dire alors qu'il y fait sa rentrée scolaire comme les autres ?

Pour ceux encore scolarisés, - et on observe depuis quelques années qu'ils sont de plus en plus dans ce cas - notamment dans des bacs pro ou techno, cette détention produit une « double rupture »[5] : avec leur environnement quotidien et dans leur scolarité. Pour les autres, cette détention induit une « double peine »[6] : l'enfermement et l'obligation scolaire.

Et puis… Difficile de faire sa rentrée des classes quand on ne sait même pas dans quelle classe on est. Dans les établissements pénitentiaires pour mineurs, les groupes sont mouvants et instables… Les mineurs en détention restent en moyenne 4,9 mois[7]. Mais la durée de leur placement n'est pas la seule raison.

Le critère de composition d'un groupe n'est que rarement le niveau scolaire ou l'âge mais plutôt la prévention des risques de violence. Nora témoigne en ce sens : « on était obligé d'être deux groupes parce que certains ne s'entendaient pas, […] on avait entre 14 et 18 ans. »

En réalité, l'école en détention semble moins viser à faire vivre une rentrée qu'à préparer, en creux, celle d'après — qu'elle soit scolaire ou professionnelle. Nora n'a pu suivre que très peu de cours, difficile de considérer que ce sont ces temps-là qui lui ont permis de « raccrocher ».

En fait, ce sont plutôt les quelques activités extrascolaires, à vocation éducative, qu'elle a eu avant le confinement, qui ont joué un rôle. Elle a passé l'Attestation Scolaire de Sécurité Routière de second niveau (ASSR2) par exemple et son expérience m'a faite sourire : « j'étais pas du tout prévenue, on m'a réveillé un matin on m'a dit " tu passes l'ASSR2 ", j'ai dit ok et je l'ai eu ». Elle a aussi eu des ateliers de médiation animale avec des chiens, des serpents. Ces « à côté » ont contribué à lui donner un bagage pour préparer sa sortie.

Se construire après

Après sa sortie, Nora a dû reconstruire un parcours, entre volonté de s'en sortir et obstacles personnels et structurels. « L'éducatrice en prison, elle m'a reçu une fois. Elle m'a dit que j'aurais un éducateur en dehors. Et celle du dehors, je l'ai vu deux fois avant la sortie : une fois pendant la détention, une fois le jour de la sortie. Après de moins en moins, mais j'ai encore des liens avec elle » confie Nora. Son travail était de favoriser et accompagner l'insertion scolaire ou professionnelle de Nora.

Quand elle m'explique qu'elle a repris le lycée dans cette même temporalité, on a le sentiment que Nora trouve sa voie. En effet, à sa sortie elle retourne dans une maison d'enfants où elle suit des séances d'équithérapie. Le contact avec les chevaux lui fait du bien. Et c'est dans la famille d'accueil qui l'héberge à la campagne qu'elle entame un CAP[8] agricole palefreniers-soigneur en alternance avec le centre équestre à côté.

Bien qu'elle soit allée au bout de ce cursus, à la campagne puis en ville, elle ne continuera pas dans ce domaine. Ce n'était pas l'envie qui manquait mais sa situation personnelle. « Je suis tombée enceinte, ma mère m'a proposé de revenir. La campagne c'est beaucoup de contrainte, moi en plus y a pas de papa et je savais que je voulais garder le bébé ». Après quelques mois chez sa mère, elle est allée dans un foyer pour femmes enceintes puis, après l'accouchement, elle trouve un logement grâce à un centre maternel. Et s'oriente vers le métier d'auxiliaire de vie parce que les horaires de crèches « c'est compliqué et c'est le seul métier où les horaires sont modulables ». Bien qu'elle n'aime pas particulièrement son travail, elle nourrit la conviction que c'est temporaire.

A la fin de l'échange, je lui demande si elle a des regrets. Nora répond sincèrement qu'elle n'en a pas. Scolairement, elle a décroché mais elle a su trouver une formation qui lui plaisait et aller jusqu'au bout. Personnellement, sa fille est sa plus grande fierté. Familialement, ses relations avec sa mère se sont apaisées et ses sœurs lui rendent régulièrement visite. Elle sait qu'elle n'a pas pris le chemin le plus facile, mais ne le regrette pas. Elle exprime quand même une pointe d'agacement lorsqu'elle m'explique que son incarcération peut remettre en cause la sincérité de ses propos : « ça m'embête parce que ça va me suivre toute ma vie. Un policier m'avait interrogé lorsque j'avais demandé le placement de ma petite sœur, et il m'a parlé de mon propre casier. »

Mais ça ne l'empêche pas d'avancer, de grandir, de s'épanouir aujourd'hui. Nora a 21 ans, elle est une maman solo mais indépendante. Elle sait qu'elle a grandi vite, et vécu mille vies, mais elle « compte bien en vivre mille autres ».

1. « À la prison pour mineurs de Marseille, le droit à l'éducation gravement menacé », OIM, mars 2025.

2. L'école en prison. Conditions d'enseignement et expériences scolaires des mineurs détenus, DPJJ, juin 2024.

3. « Faut-il durcir la justice des mineurs ? » débat du 7/10 sur France Inter, 5 mai 2025.

4. Protection Judiciaire des Jeunes.

5. L'école en prison. Conditions d'enseignement et expériences scolaires des mineurs détenus, DPJJ, juin 2024.

6. Ibid.

7. Ibid.

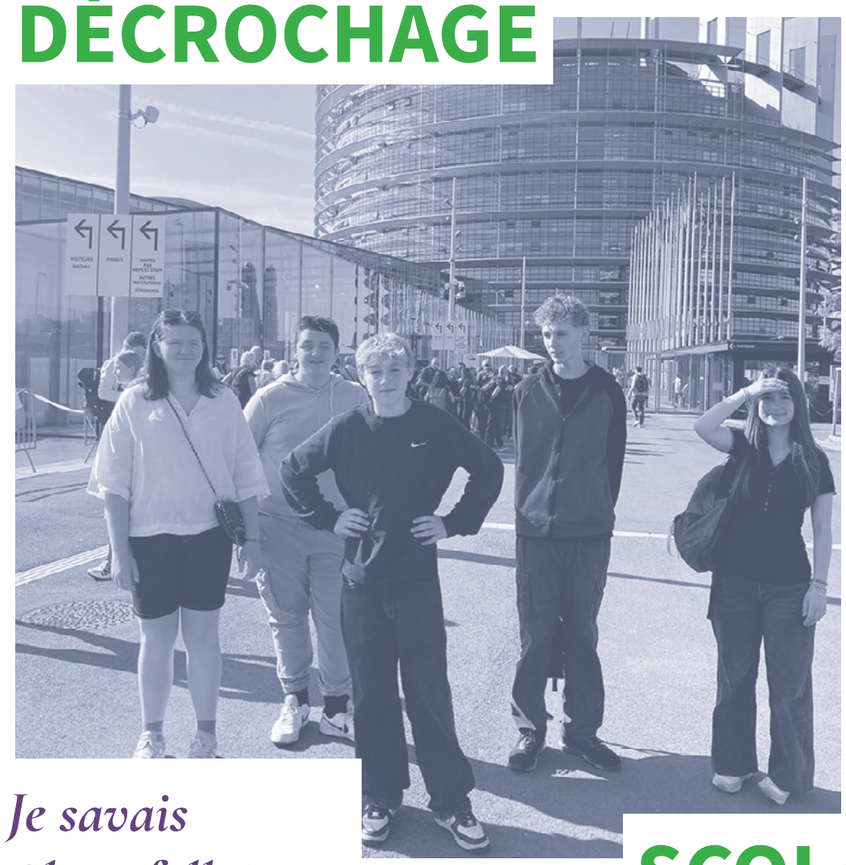
8. Certificat d'aptitude professionnelle

Portrait réalisé par Alexanne Bardet

DÉCROCHAGE SCOLAIRE

Timéo, 15 ans, est en 3e au collège Saint-Jacques à Lille. Il est inscrit dans le dispositif 4R, soutenant les jeunes en situation de décrochage ou ayant des spécificités comme Timéo, hyperactif.

Pour cette interview, Timéo était accompagné d'Isabelle Maçon, éducatrice qui l'a soutenu dès son arrivée afin qu'il puisse trouver le chemin qui lui correspond après avoir eu le courage de dévier de la voie « conventionnelle ».



« Je savais qu'il me fallait un aspect professionnel, qu'on me donne du sens à ce que je fais. »

DÉVIER POUR TROUVER SA PLACE À L'ÉCOLE

Près de 80 000 jeunes sortent chaque année du système scolaire sans aucune qualification et 60 000 mineurs ne sont ni en études, ni en formation, ni en emploi[1], avec des répercussions durables sur leur avenir professionnel et social. Face à cette réalité, il devient crucial d'identifier les solutions pour accompagner chaque jeune vers sa réussite.

VersLeHaut : Je crois savoir que c'est ta première année au collège Saint-Jacques. Avant d'y entrer comment vivais-tu tes années de collège ?

Timéo : Je le vivais mal, parce que les professeurs ne nous écoutaient pas. Ils ne s'adaptaient pas du tout à nous.

J'ai eu beaucoup d'histoires à partir de la 5ème, je faisais plein de bêtises. Mais quand j'essayais de me ressaisir et d'en parler avec les profs, ils ne voulaient rien entendre. Je devais me conformer à ce qu'ils m'imposaient, alors que ça ne me convenait pas du tout. Ils ne prenaient pas en compte ce que je disais.

Isabelle : En fait, on lui demandait de s'adapter au système scolaire alors que le système scolaire classique ne lui convenait pas. Il aurait fallu que ce soit le système qui s'adapte à Timéo, notamment si on veut qu'il fournisse des efforts

VLH : Comment as-tu découvert le programme 4R[2], qui soutient les jeunes en situation de décrochage pour construire une vie professionnelle épanouissante ? Et peux-tu nous raconter ce que ça t'a apporté ?

Timéo : J'ai fait beaucoup de progrès. Avant, je ne travaillais pas du tout. L'année dernière, je faisais un peu le bazar, c'est vrai. Mais même quand j'essayais de bien travailler, on me disait quand même que je faisais le bazar, alors que parfois, c'était faux.

En fait, j'ai été viré de mon collège à la fin de l'année de 4ème. J'ai donc cherché un autre établissement pour l'année suivante avec ma mère. Cette fois-ci je voulais plutôt partir dans le professionnel, alors on a cherché une 3ème prépa métier.

Après plusieurs rendez-vous avec mes parents dans différents établissements, on nous a forte-

1. Ministère de l'Education Nationale

4R : Remobilisation, Raccrochage, Réorientation et Réussite.

Les profs cherchaient toujours à trouver une réponse à notre problème. Ils s'adaptaient.

ment conseillé le dispositif relais 4R des Apprentis d'Auteuil. J'ai donc eu rendez-vous au collège Saint-Jacques qui propose ce dispositif et ça s'est bien passé.

Isabelle : Sa maman a joué un rôle essentiel (il n'a plus de contact avec son papa). Elle est auto-entrepreneuse et Timéo a réalisé grâce à elle l'investissement que son activité demandait. Je pense que ça a fini par le motiver à bien travailler à l'école pour se donner toutes les chances d'avoir un métier qui lui plaît vraiment.

VLH : Vu comment ton année de 4ème s'est terminée, est-ce que tu étais inquiet avant de faire ta rentrée ?

Timéo : Non, parce que je ne suis pas quelqu'un de timide. C'est plutôt au niveau de comment ça allait se passer en cours que j'étais inquiet, notamment vis-à-vis des professeurs.

Mais en fait, dès le début, les profs s'adaptaient. Si on n'arrivait pas à comprendre quelque chose, ils nous l'expliquaient d'une manière. Et si ça ne fonctionnait pas, ils essayaient d'une autre manière, puis encore une autre, jusqu'à ce qu'on comprenne.

VLH : Tu as rencontré des difficultés depuis le début de ta scolarité au collège Saint-Jacques ?

Timéo : Oui, au début je refusais de travailler.

Isabelle : Au début de l'année, c'était très compliqué avec Timéo. Il était en refus total de travail : dès qu'on lui donnait un stylo ou une feuille, c'était la crise. Il « pétait des câbles », essentiellement parce qu'il avait des grosses difficultés au niveau du graphisme (écriture). Je pense qu'il n'était pas du tout à l'aise pour faire quoi que ce soit à l'écrit.

La deuxième difficulté, c'est qu'il n'avait pas trouvé de sens dans les apprentissages. Il ne comprenait pas pourquoi on lui demandait de faire ça. En début d'année, on a passé un temps fou avec lui parce qu'à chaque demande, c'était « pourquoi, pourquoi, pourquoi ? ». On devait toujours tout lui expliquer.

Mais en prenant le temps de lui dire pour chaque notion (nouvelle ou non), comment cela lui servira dans le métier qu'il souhaite il a pris conscience que les apprentissages scolaires sont indispensables à la réussite professionnelle. Nous l'avons valorisé au quotidien, on lui rappelait ses progrès depuis le début de l'année et le félicitait régulièrement, et là ça été le déclic.

Maintenant, il travaille très bien. C'est vraiment le jour et la nuit, même au niveau de l'écriture. En début d'année, ce qu'il écrivait était complètement illisible. Maintenant, il nous fait des copies doubles.

VLH : Quand on sait qu'en 2023, 100 000 jeunes ont arrêté le collège, est-ce que tu penses que tu aurais pu en faire partie ?

Timéo : Oui, j'y ai pensé car ça se passait mal dans mon ancien collège. Ça me semblait inutile d'y aller. Comme je faisais des bêtises, j'étais souvent seul en classe et j'avais des récrés en décalé, j'étais puni. Je me sentais découragé car rien n'allait dans mon sens et je ne me sentais pas écouté.

En fait, ce chiffre ne me choque pas, il y a des collèges qui font zéro effort. Le décrochage ce n'est pas une bonne chose, mais je comprends que des élèves craquent.

VLH : Est-ce que tu penses faire des choses plus intéressantes dans ton nouvel établissement par rapport à un collège « normal » ?

Timéo : Complètement. Par exemple on a fait une coopérative, on a fabriqué des bougies écologiques qu'on a ensuite revendues. C'est professionnalisant, j'ai pu en apprendre plus sur la vente, en plus j'ai trouvé ça génial que ce soit pour une coopérative. Et les cours sont intéressants car ils sont adaptés à nous et donc on apprend mieux.

VLH : De ce que j'ai compris du dispositif 4R tu as pu faire des stages, c'est bien ça ?

Timéo : Oui, en fait, on est vraiment orienté vers le professionnel. Au début, au collège, on nous explique comment faire un CV et comment se présenter. Ensuite, on doit faire nos recherches seuls. Au début, j'avais un peu peur, je ne savais pas comment ça allait se passer, mais finalement ça a été.

J'ai fait 10 stages d'une semaine : en pâtisserie, en restauration, en vente dans des enseignes comme Jeff de Bruges et Gémo. Ce que j'ai préféré, c'était mon stage chez un fleuriste, j'ai surtout aimé le contact avec les clients, apprendre de ma tutrice et réaliser des bouquets.

VLH : Tu as déjà des idées pour ton orientation après ta 3ème ?

Timéo : J'ai vraiment aimé mon stage chez le fleuriste. Du coup, je voudrais faire un CAP[3] fleuriste en apprentissage après ma 3ème, j'ai déjà quelques pistes pour mon entreprise d'accueil.

Isabelle : Lorsque Timéo a décidé et a compris qu'il aimait le métier de fleuriste, je lui ai dit de chercher le diplôme qu'il pourrait préparer l'année prochaine pour suivre cette voie. Il devait aussi chercher l'établissement, et je lui ai conseillée d'aller aux portes ouvertes avec ses parents pour s'inscrire.

VLH : Tu sembles beaucoup apprécier cette formation professionnalisante, c'est le fait que ce soit "concret", tu voyais vraiment ce que ça allait donner pour toi plus tard ?

Timéo : Oui, c'est ça. Chacun a trouvé un parcours adapté à ses spécificités. Je savais qu'il me fallait un aspect professionnel, qu'on me donne du sens à ce que je fais. Je ne voulais pas qu'on me donne à écrire des trucs qui ne vont pas me servir. Quand c'est orienté vers le professionnel, qu'on t'apprend à faire des CV, des lettres de motivation, tu te dis que c'est beaucoup mieux, car c'est concret. À l'inverse des cours généraux, où je savais que ça n'allait pas bien se passer.

Isabelle : On adapte au maximum à chaque jeune. Il existe une base de départ où ils travaillent leur CV, leur lettre de motivation. En fait, on les guide, on les amène à postuler par exemple, mais l'objectif final est de les rendre autonomes.

Alors au fur et à mesure, ils affinent leurs demandes en fonction de leurs envies, et ils font toutes leurs démarches, appellent les entreprises, suivent leur planning de stage, etc.

VLH : Tu recommanderais ce dispositif à d'autres jeunes ?

Timéo : Oui, mais pas toujours. Pour ceux qui en ont vraiment besoin, notamment les décrocheurs, ou ceux qui ont d'autres difficultés, par exemple les jeunes neurodivergents. Mais si c'est juste pour se professionnaliser, non.

Timéo est un exemple parmi d'autres de l'importance de la valorisation des parcours scolaire autres que le collège dit classique ou les études longues. Permettons à chaque adolescent de trouver un environnement dans lequel ils pourront mobiliser leurs talents.

3. CAP : Certificat d'Aptitude Professionnelle

Propos recueillis par Sarah Boucharbia

APPRENDRE PAR LE GESTE ET PAR LE VOYAGE FT. MILO

Dans cet épisode, nous recevons Milo, 19 ans, en deuxième année de formation en menuiserie chez les Compagnons du Tour de France. À travers son parcours, c'est toute une réflexion sur l'orientation scolaire qui se dessine : pourquoi tant de jeunes continuent à s'épuiser dans la voie générale alors qu'ils ne s'y sentent pas bien ? Pourquoi la voie professionnelle reste-t-elle si stigmatisée ?

Milo (à gauche) et Marion Denis lors de l'enregistrement du podcast.

Un compagnon, s'il ne travaille pas, c'est qu'il ne veut pas travailler.

Milo raconte avoir débuté par une seconde générale, au prix d'un énorme investissement personnel pour des résultats moyens : « Je travaillais deux heures tous les soirs, parfois jusqu'à me vider complètement. » Malgré ses efforts, il ne trouvait pas de sens à ses études. La voie pro, alors perçue comme une « voie de garage », n'apparaissait pas comme une option valorisante, jusqu'à ce que ses parents découvrent les Compagnons.

Ce fut une révélation. Milo découvre un modèle d'apprentissage fondé sur le geste, la transmission et l'autonomie, loin du formatage scolaire classique. À travers les valeurs fortes des Compagnons, fraternité, entraide, exigence. Il prend confiance en lui, gagne en maturité, et entrevoit un avenir professionnel porteur de sens.

Son récit questionne directement le système éducatif français : pourquoi les jeunes doivent-ils « échouer » dans le général pour découvrir la richesse des métiers manuels ? Pourquoi l'orientation professionnelle ne s'envisage-t-elle qu'en dernier recours ? Il rappelle aussi combien la voie pro, notamment dans le compagnonnage, peut être synonyme d'excellence (mais pas que), de réussite humaine et de mobilité.

À l'heure de la rentrée, ce témoignage permet de repenser l'orientation, dès le collège, sans hiérarchie entre filières. Et pour en finir, enfin, avec la relégation systématique de la voie pro.

Le podcast est disponible sur toutes les plateformes :

RÉORIENTATION SCOLAIRE

Charlotte, 20 ans, est étudiante et passionnée de photographie. Après une première année d'étude supérieure qu'elle subit, elle se réoriente et parvient à allier ses passions à son parcours professionnel.

« Ce premier choix n'est pas un échec mais révélateur de qui je veux être… »

SE RÉORIENTER POUR SE TROUVER : QUAND LE DOUTE DEVIENT UNE BOUSSOLE

L'orientation est souvent un chemin périlleux pour chaque jeune. Savoir ce que l'on veut faire de sa vie oblige à se retourner sur son passé, apprendre à se connaitre, tout en se tournant vers l'avenir.

VersLeHaut : Peux-tu revenir sur ton parcours initial ?

Charlotte : J'étais en filière générale au lycée, j'ai choisi de faire les spécialités Humanités, Littérature et Philosophie (HLP), Histoire-Géographie, Géopolitique et Sciences Politiques (HGGSP) et enfin Langues, Littératures et Civilisations Etrangères et Régionales parcours Anglais (LLCER).

Durant mon année de terminale, au moment de Parcoursup, je me suis tournée principalement vers des formations dans l'audiovisuel, la communication que ce soit en BUT[1], BTS[2] ou licence, mais aussi vers des formations en rapport avec mes spécialités comme la licence d'anglais ou de sociologie. J'ai été acceptée dans toutes mes licences et dans la formation BUT MMI (Métiers du Multimédia et de l'Internet).

VLH : Et alors, quelle formation as-tu choisi ?

Charlotte : J'ai choisi le BUT MMI à l'Institut Universitaire de Technologie de Bobigny dans le 13ème arrondissement de Paris, une formation de 3 ans sur les métiers du multimédia et de l'internet (chef de projet, animateur/trice 3D, webmaster). Je la trouvais assez complète, on avait un panel d'enseignements plutôt variés dont certains se déclinaient en différents sous-thèmes. On avait par exemple des matières comme domaine web qui ouvrait sur différents cours comme développement web, programmation… avec aussi beaucoup de pratique de projets et un stage à faire chaque année.

VLH : À quel moment as-tu commencé à remettre ce choix en question ?

Charlotte : Au moment où je faisais du développement web ***[rigole]***, pendant les cours de code et de programmation. Je trouvais ça complexe et très axé sur l'informatique. J'ai eu un déclic au moment où je me suis dit que j'allais me retrouver dans un métier du web alors que ça ne me plaisait pas. Je n'ai pas validé ma première année car j'ai quitté ma formation en février, soit 6 mois après la rentrée. J'ai commencé le processus de réorientation en janvier. Ce qui m'attirait dans ce que je faisais c'était la création, l'élaboration de projets visuels ou audiovisuels pour communiquer après, davantage que de faire du web.

1. Bachelor universitaire de technologie

2. Brevet de technicien supérieur

Je me suis sentie soulagée d'aller vers une formation qui me plaisait réellement.

VLH : On sait que près d'un étudiant sur cinq se réoriente après une première année d'études supérieures[3] ; tu fais partie de ces étudiants. Qu'est-ce qui t'a poussée à te réorienter ?

Charlotte : Un manque d'intérêt envers les cours surtout. Et puis le rythme était trop monotone, on faisait du 9h/18h toute la semaine. Je sentais que ça me drainait physiquement et mentalement. En fait je sentais que je me réveillais pour faire quelque chose que je n'aimais pas.

VLH : Comment s'est passée la transition d'un cursus à l'autre ? T'es-tu sentie perdue ou soulagée ?

Charlotte : Dans mon BUT, ce qui m'intéressait c'était les cours de communication, donc c'était bien évidemment la voie que je voulais suivre, j'ai commencé à chercher une formation uniquement dans ce domaine (licence, BTS, BUT).

J'ai découvert l'alternance parce qu'on m'a proposé d'être apprentie dans une association d'étudiants qui s'appelle « Renouveau Lycéen ». Elle a pour mission de soutenir les préoccupations des élèves sur les enjeux éducatif et jeunesse, de fédérer les initiatives portées par les lycéens au service de l'intérêt collectif. J'ai trouvé le projet super et le principe d'alternance intéressant. J'ai donc tout simplement accepté. Ce qui est marrant c'est que j'ai trouvé l'entreprise avant l'école.

Je me suis sentie soulagée d'aller vers une formation qui me plaisait réellement, même si par précaution je suis retournée sur Parcoursup. J'y ai fait que des vœux dans la communication. Mais je n'ai finalement pas prêté attention à ces vœux et résultats, j'ai été acceptée dans une école hors Parcoursup.

VLH : As-tu été bien accompagnée dans cette démarche ? Quelle a été la réaction de ton entourage – famille, amis, enseignants ?

Charlotte : Ma mère ne s'en préoccupait pas vraiment mais j'étais bien entourée, essentiellement de mes amis qui ont été d'un vrai support. A l'école, je dirais que la conseillère d'orientation m'a aidé : et il y avait des réunions pour ceux qui souhaitaient se réorienter. C'était surtout pour savoir comment procéder administrativement mais c'était utile.

VLH : D'ailleurs, quelles différences vois-tu entre les deux formations ?

Charlotte : Ma formation actuelle est beaucoup moins linéaire que la première, il y a moins de matières, ce qui permet de se concentrer davantage sur nos projets. En plus, les professeurs du BTS communication sont plus proches de nous étant donné qu'on est en petit comité. Le suivi est, de fait, plus efficace. On a aussi une ambiance plus conviviale lors des travaux de groupe. Je crois que la formation BUT était trop sérieuse pour moi ***[rigole]***.

VLH : Qu'est-ce qui t'a attirée dans ce domaine en particulier ? Ce parcours te correspond-il davantage ?

Charlotte : La création, l'élaboration de projet, j'aime énormément. Le fait que mes passions – la photographie, la vidéo, le graphisme – me servent au quotidien, c'est génial. Je sens que c'est ce dans quoi je m'épanouis le plus. Je touche à tout dans ce parcours, y'a pas de routine, et ça libère ma créativité.

J'ai l'impression, pour le moment, d'avoir trouvé ma voie. Je me plais dans ce que je fais, je m'amuse, j'en apprends énormément sur ce monde vaste de la communication et je compte développer mes compé-

3. Étude menée entre 2018 et 2023 par TheConversation ne prenant en compte que les étudiants de la plateforme Parcoursup.

Ce n'est pas « perdre une année » comme certains le pensent : c'est oser plutôt que regretter

tences. On dit souvent que la communication est un domaine bouché, mais au contraire il y a du nouveau tous les jours.

VLH : Avec le recul, comment analyses-tu ton premier choix et comment tu te projettes aujourd'hui ?

Charlotte : Cette première expérience m'a permis de savoir ce que je ne voulais pas. Je me suis lancée, j'ai essayé, j'ai persévéré mais j'ai compris que je n'y étais pas à ma place. Alors, à la manière d'une boussole, je me suis laissée guider par mes passions ; et voilà où je suis aujourd'hui. Je suis contente de m'être réorientée.

Ce premier choix n'est pas un échec mais révélateur de qui je suis. J'ai appris à travailler en groupe, et j'adore ça. J'ai plus de patience, j'ai moins peur d'affirmer mes choix.

Je sais que j'ai encore beaucoup à apprendre. Je veux aller loin dans mes études, dans la communication bien sûr. La vie professionnelle n'est pas un jeu, il faut y être formé et préparé pour apprendre de nouvelles choses et s'y retrouver.

VLH : Quel message aimerais-tu faire passer à celles et ceux qui envisagent une réorientation mais n'osent pas ?

Charlotte : Je leur dirais de ne pas avoir peur, qu'il n'existe pas de bons ou de mauvais choix, qu'il n'y a pas d'échec. Ce n'est pas « perdre une année » comme certains le pensent : c'est oser plutôt que regretter.

On peut se réorienter dix fois s'il le faut, mais au moins on saura ce que l'on aime ou non. Il ne faut pas se fier, de manière aveugle, à l'avis des autres car vous êtes le seul à savoir ce qui est bon pour vous.

Ce message que Charlotte défend est révélateur des idées reçues sur la réorientation. En 2024, 170 000 candidats sur Parcoursup étaient des étudiants en réorientation. Loin d'être une exception, le parcours de Charlotte montre au contraire que la réorientation n'est ni un abandon, ni un échec mais une découverte continue de soi-même qui dépasse le temps que la scolarité nous donne. L'orientation devient un chemin qui nous guide grâce à une boussole représentant nos doutes mais qui développe notre confiance.

Entretien réalisé par Joyce Umba Jandia

AIDER LE JEUNE À (RE)TROUVER SA PLACE

AU CŒUR DES HAUTES-ALPES, 432A OU L'ASSOCIATION DU DERNIER KILOMÈTRE

Françoise et François, de l'association 432A

Chaque rentrée scolaire met en lumière les inégalités face aux services publics de proximité. Depuis plus de 15 ans, l'association 432A[1] agit comme un repère essentiel pour les jeunes en difficulté scolaire dans les Hautes-Alpes. Elle lutte contre la déscolarisation en accompagnant des jeunes dès 13 ans dans un territoire rural et montagneux où l'isolement géographique est une réalité.

Dans cette zone d'action peu peuplée (autant que le 12ème arrondissement parisien), l'accès à l'école, aux structures d'orientation, ou encore à des parcours d'apprentissage reste inégal. En dehors des deux villes de plus de 5 000 habitants, on y trouve des petites communes et des fonds de vallée, avec peu de prestations de service, peu de parcours post-baccalauréat, peu de transports en commun, peu d'accès aux soins.

A l'heure où la rentrée scolaire signe un nouveau départ pour certains, d'autres la vivent plutôt comme le retour dans un lieu qui ne leur convient pas. Alors les deux coordinateurs socio-éducatifs – Françoise et François – se fixent comme mission d'accompagner individuellement ces jeunes et leurs familles, pour s'assurer qu'ils ne s'isolent pas.

Pour ce faire, la voiture est leur premier outil de travail : elle permet de lever le frein de la mobilité, donc de l'isolement. En les rencontrant, en allant à leur rencontre, les éducateurs découvrent la part immergée de l'iceberg : des parents « dans le rouge » depuis longtemps, des problèmes d'addiction aux jeux-vidéos, etc.

Leur deuxième outil ? Le téléphone portable. 432A répond à des besoins d'immédiateté : la réactivité est donc primordiale. C'est après le premier lien établi que les éducateurs prennent le temps de construire la relation : avec les jeunes, les familles, mais aussi avec les institutions. Car les éducateurs s'appuient sur les structures existantes et orientent les familles vers les bons interlocuteurs.

Finalement, 432A se trouve à la croisée de deux mondes : les établissements scolaires qui s'assurent de lutter contre le décrochage scolaire et les acteurs de la prévention spécialisée qui s'occupent de jeunes de 12 à 21 ans « en risque ou en voie de marginalisation ». Elle prône un travail transversal : faire de la mise en lien ou être mise en lien, mais sans jamais « prendre la place de personne ».

Ce travail transversal rencontre le monde économique. Stages, formations, premier emploi… François et Françoise les accompagnent. L'idée n'est pas de les dissuader ou de les « dégoûter » de cette (ré)orientation mais de s'assurer qu'elle ne soit pas un échec.

1. 432A pour 4ème 3ème 2nde accueil, accompagnement, apprentissage, alternance, etc.

ENSEIGNANT

Alexis a 25 ans et est professeur des écoles dans le Val-de-Marne. Après une première affectation en maternelle, il enseigne aujourd'hui en élémentaire et reste engagé pour une école plus égalitaire et bienveillante.

« Au début, les parents étaient surpris. Je pense qu'ils n'avaient juste jamais vu d'homme en maternelle. »

LE SEUL MONSIEUR DE LA MATERNELLE

Deux ans après sa première rentrée en tant qu'enseignant, Alexis me raconte sa toute première rencontre avec la maternelle. Dans ce monde encore presque exclusivement féminin, il découvre ce que cela signifie d'être un homme dans un métier où ils sont presque absents, entre « side eyes[1] », vocation engagée et quête de légitimité.

« Ah, vous êtes un garçon ? »

C'est à cela qu'Alexis a été confronté dès son tout premier jour. Fraîchement diplômé, à peine 23 ans, il faisait sa rentrée comme enseignant en maternelle. Une première prise de fonction dans un univers où il détonne : un homme face à une trentaine de tout-petits et à des parents souvent surpris de voir un homme dans cette fonction. En maternelle, on s'attend à une maîtresse, pas à un jeune homme.

Alexis a grandi dans une famille d'enseignants. Sa mère et son grand-père étaient dans le métier, et lui-même a eu un déclic dès le collège, lors d'un stage en école primaire. Depuis, il s'est formé avec détermination : licence de sciences de l'éducation, colonies de vacances, animation en centre de loisirs… Tout l'a préparé à cette vocation. Et pourtant, une fois en poste, il a dû affronter une autre réalité : celle des stéréotypes de genre, profondément ancrés dans l'école.

Une exception dans un monde de femmes

Alexis fait figure de rareté dans un paysage éducatif largement féminin. En France, selon l'Insee, 86,8 % des enseignants du premier degré sont des femmes (année scolaire 2023-2024). Et cette proportion grimpe encore davantage dans les classes de maternelle, où l'on estime que plus de 95 % des enseignants sont des femmes. Un déséquilibre qui reflète encore une vision très genrée de l'éducation : le soin, le maternage, le lien à l'enfant, tout cela serait, par essence, féminin.

« Certains parents me regardaient avec suspicion. On m'a demandé si j'avais des enfants, comme si c'était une condition pour enseigner en maternelle. »

Mais Alexis a tenu bon. Son objectif n'était pas de s'imposer en tant qu'homme, mais de s'investir en tant qu'enseignant. Et il l'a fait en s'appuyant sur les enfants eux-mêmes.

Une vocation chevillée au corps

Pour Alexis, enseigner n'a jamais été un simple emploi. C'est une conviction intime, presque politique. Très tôt, il ressent l'envie de transmettre, d'être utile, de participer à la construction de futurs citoyens. « J'avais envie de transmettre des savoirs, oui, mais aussi des valeurs », explique-t-il. Au-delà du programme scolaire, il conçoit sa classe comme un espace d'apprentissage de la vie en société. Il y parle d'écologie, de solidarité, de respect. Il encourage les enfants à penser par eux-mêmes, à s'exprimer, à coopérer.

« L'école, c'est un lieu où l'on forme des humains, pas seulement des élèves. Mon rêve, c'est qu'ils deviennent des adultes conscients et respectueux du monde qui les entoure. »

1. Regards en coin

Alexis évoque la solitude des premiers temps : le sentiment d'être débordé, de ne pas savoir à qui poser ses questions, de devoir inventer ses réponses.

Cette vision humaniste de l'enseignement donne du sens à son engagement, même dans les moments de doute ou d'épuisement. « Quand je vois un enfant gagner en confiance, réussir à faire seul ce qu'il n'osait même pas essayer deux mois plus tôt, je me dis que ça vaut tout. »

Mais cette vocation est aussi une tension permanente. Alexis le reconnaît : face à la lourdeur administrative, au manque de reconnaissance, à la fatigue physique et émotionnelle, il lui arrive de douter. « Ce métier, on l'aime profondément, mais parfois il nous épuise. Il demande une implication totale, sans filet. »

Le quotidien d'un enseignant est marqué par une charge mentale constante. Préparation des cours, réunions pédagogiques, adaptation aux besoins spécifiques des élèves, communication avec les familles, suivi individualisé… les heures passées devant les élèves ne sont que la partie visible d'un travail bien plus vaste. « On ne nous forme pas assez à cette réalité-là. On apprend sur le tas, souvent dans l'urgence », confie Alexis. Il évoque aussi la solitude des premiers temps : le sentiment d'être débordé, de ne pas savoir à qui poser ses questions, de devoir inventer ses réponses.

À cela s'ajoute la pression des attentes contradictoires. Les familles attendent une attention individualisée pour leur enfant, l'institution exige le respect des programmes, la société critique sans comprendre. « On est pris entre plusieurs feux, tout le temps », résume-t-il. Et pourtant, malgré tout, il reste. Parce qu'il y croit. Parce qu'il voit chaque jour les petites victoires. Parce qu'il sait que l'école peut encore changer des vies.

Gagner la confiance, pas imposer l'autorité

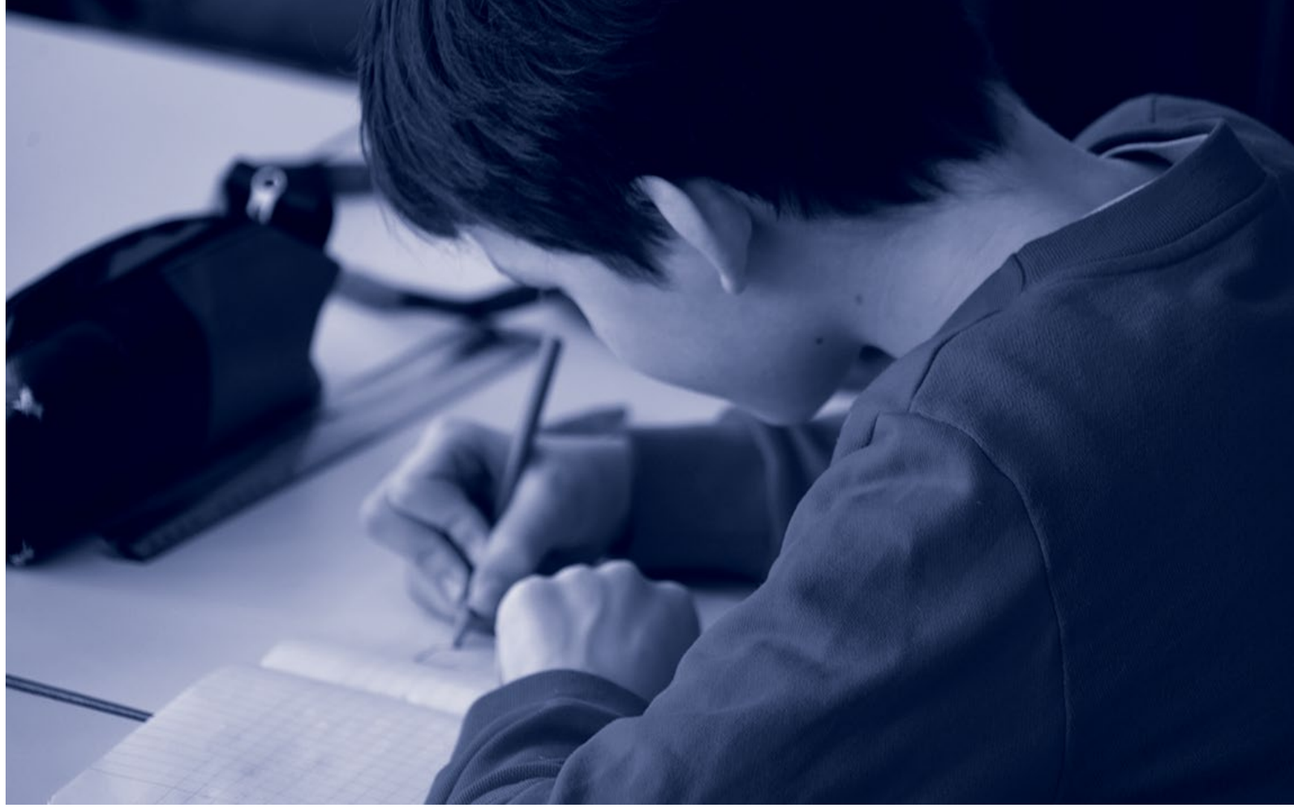
« En maternelle, on doit apprendre à moucher, à faire enfiler un manteau, à rassurer un enfant qui pleure… Ce n'est pas 'naturellement' un truc de femme, c'est juste un métier. »

Mais dans l'imaginaire collectif, le soin reste une affaire de femmes. L'article Éducateurs – Où sont les hommes ? souligne combien les enfants construisent, dès la petite enfance, des représentations très sexuées : la maîtresse est douce et réconfortante, le monsieur est ailleurs, parfois associé à l'autorité ou à la distance.

Alexis, lui, a dû déconstruire ces attentes - chez les parents, les enfants, et parfois en lui-même. Il le dit sans détour : les premières semaines ont été dures. Le regard des autres l'obligeait à se justifier, à prouver sa place, à composer avec des parents surprotecteurs ou méfiants. « Mes élèves me voient m'occuper d'eux, les consoler, leur lire des histoires, jouer. Ils ne se posent pas la question de mon genre. Ce sont les adultes qui bloquent. »

Au fil de l'année, il a appris que, petit à petit, les choses évoluent. C'est à la fin de cette année de maternelle que les parents ont vraiment changé de posture : les barrières sont tombées, la confiance s'est installée. Une fois qu'ils connaissent Alexis, ils sont beaucoup moins sur la défensive.

Sa présence en maternelle ne se résume pas à une anomalie statistique : elle a un véritable impact. Elle permet aux enfants de voir qu'un homme peut être doux, attentif, à l'écoute. Pour certains élèves privés de figure paternelle, ou ayant connu des hommes violents, c'est aussi un modèle rassurant, stable, bienveillant. Et ce modèle manque cruellement.



Revaloriser la profession, pour attirer aussi des hommes

Pourquoi y a-t-il si peu d'Alexis ? Manque de reconnaissance, faibles salaires, poids des clichés, articulation difficile entre vie pro et vie perso : le métier reste associé à une forme de maternage invisible… et donc sous-valorisée.

« Le véritable enjeu, ce n'est pas tant d'avoir plus d'hommes, mais que le métier d'enseignant soit enfin reconnu à leur juste valeur. »

En Allemagne, une initiative du ministère fédéral de la Famille, baptisée Männer in Kitas, a mis en place des groupes de soutien destinés aux hommes travaillant dans la petite enfance. Ces espaces permettent d'échanger entre pairs, de renforcer la confiance en soi, de lutter contre les stéréotypes et de favoriser la rétention dans ces métiers encore très féminisés. Une absence de dispositif regrettée par Alexis, qui aurait aimé y avoir accès à ses débuts : « On se sent parfois seul, un peu illégitime. Ce genre de dispositif, ça donne du courage. »

Ce métier est magnifique. Mais il faut qu'on arrête de penser que les hommes y sont des intrus.

Ni héros, ni pionnier, juste prof

Alexis ne cherche ni à être une exception, ni à revendiquer une place héroïque. Il refuse les projecteurs qu'on braque parfois sur lui uniquement parce qu'il est un homme. Ce qu'il revendique, c'est une normalisation de sa présence, une reconnaissance de sa compétence sans filtre genré.

« J'aimerais qu'un jour, on n'ait même plus à s'étonner qu'un homme enseigne en maternelle. »

Il veut qu'on parle de pédagogie, d'engagement, de relation aux enfants, pas de genre. Mais tant que les chiffres resteront aussi déséquilibrés, son témoignage garde toute sa force. Il incarne une ouverture nécessaire, un déplacement des lignes, même s'il ne cherche pas à être un symbole.

« Ce métier est magnifique. Mais il faut qu'on arrête de penser que les hommes y sont des intrus. »

Portrait réalisé par Marion Denis

ÉTUDIER À L'ÉTRANGER

María José Díaz Sánchez est une jeune mexicaine. Elle a grandi à Celaya, une petite ville à 4h de Mexico. En choisissant d'étudier la physique à l'étranger, la France s'est imposée naturellement comme le pays à découvrir – deux fois.

« C'est pendant cet échange que je suis vraiment tombée amoureuse de la France. Y étudier, c'est vraiment un atout »

S'EXPATRIER POUR LES ÉTUDES : UNE RENTRÉE TRANSCONTINENTALE

Quitter son pays – et son continent – était pour María José Díaz Sánchez le prix à payer pour accéder à une formation d'excellence en mécanique quantique. Depuis la cour ensoleillée de l'École Normale Supérieure, elle raconte, dans un anglais impeccable, son expérience d'étudiante étrangère en France en 2025. Son témoignage rappelle qu'alors que les États-Unis ferment leurs portes aux étudiants et chercheurs étrangers, attirer les jeunes talents dans les universités françaises est possible, mais à quelques conditions : simplifier les démarches administratives, proposer un accompagnement logistique et pédagogique et surtout, faire vivre une culture d'accueil et de l'acceptation des différences, à la fois dans les institutions et au quotidien.

A la recherche d'une formation de haut niveau

VLH : Pourrais-tu me parler de ton parcours scolaire jusqu'à ton arrivée en France pour tes études ?

Je viens de Celaya, une petite ville à 4 heures de Mexico, dans l'Etat de Guanajuato. A l'image de mes trois grandes sœurs parties après le lycée, je n'ai jamais envisagé de rester dans ma ville natale après le bac. Nos parents nous ont toujours encouragées à être autonomes.

J'ai découvert une passion pour la physique au lycée. J'aime beaucoup relever les défis, faire des choses difficiles mais intellectuellement stimulantes. Pendant ma licence à Instituto Tecnológico y de Estudios Superiores de Monterrey (ITESM), j'ai compris que je voulais poursuivre en master de physique théorique aux États-Unis, en Europe ou Asie. Cette discipline est mieux reconnue à l'international, d'autant plus que l'année 2025 a été décrétée année de la mécanique quantique par la communauté scientifique internationale[1]. Au Mexique, les disciplines appliquées, comme l'ingénierie ou la chimie, sont davantage valorisées. Je n'avais donc que le choix de soit me conformer à un domaine moins passionnant, soit chercher des formations ailleurs. .

VLH : Comment as-tu choisi la France ?

Quand l'occasion s'est présentée de partir en échange pendant ma licence, j'ai choisi la France. Je parlais déjà un peu la langue et j'aimais bien le pays que j'avais découvert à 17 ans lors d'une visite à une de mes sœurs qui travaillait à Grenoble. En plus, le partenariat proposé était avec l'Ecole Polytechnique, une école réputée.

1. Quantum 2025, www.quantum2025.org

Au Mexique, même dans les écoles très prestigieuses, les gens s'entraident beaucoup. J'ai été surprise en venant en France de découvrir que les gens ne partageaient pas vraiment ce réflexe.

C'est pendant cet échange que je suis vraiment tombée amoureuse de la France. Cela m'a permis d'entrer ensuite en master à l'ENS[2]. En France, il y a une obsession avec les grandes écoles et y étudier est vraiment un atout.

Ces rentrées qui ont tout fait basculer

VLH : Tu as vécu deux rentrées scolaires en France, d'abord en échange en Polytechnique, puis en septembre dernier en Master à l'ENS. Comment se sont-elles déroulées ?

La première était un peu horrible : A mon arrivée, sans internet et avec des instructions peu claires, j'ai eu du mal à trouver le campus. Puis, je me suis sentie un peu à l'écart des autres étudiants internationaux, tous venant d'Europe. Mais ensuite, ça s'est arrangé.

À l'ENS cette année, tout a été beaucoup plus simple : on nous a bien accueillis, bien informés, et l'école m'a aidée pour les démarches, le logement et la bourse mensuelle, sans laquelle je ne pourrais pas être ici.

Plus généralement, changer de pays implique aussi d'autres exigences et prérequis académiques. À l'ENS, le rythme est soutenu et les examens exigeants. Je me rends compte que ma formation au Mexique ne m'a pas bien préparée pour tous les sujets qui sont traités dans mon master. Je dois donc rattraper des lacunes. Mais les professeurs sont investis et nous encouragent. C'est dur, mais je suis contente : j'apprends beaucoup, c'est ce que je voulais.

2. Ecole normale supérieur

VLH : Pour les étudiants étrangers, la rentrée peut être très stressante. Comment as-tu vécu cet aspect-là de la transition ?

Attendre que l'école nous adresse des documents nécessaires pour postuler au visa peut être stressant, étant donné que sans visa, on ne peut ni acheter un billet d'avion ni trouver un logement. Je trouve que parfois il peut y avoir un manque de considération des besoins des étudiants internationaux à ce niveau-là.

A mon arrivée en France, j'ai été un peu submergée par les démarches à faire en peu de temps : les APL [aide personnalisée au logement], l'Améli, la CVEC [Contribution de vie étudiante et de campus]... Personne n'explique dans quel ordre procéder, et tous les sites sont en français, ce qui complique encore les choses.

VLH : Déménager dans un autre pays pour les études veut également dire reconstruire une vie ailleurs, y compris une vie sociale. Comment se passent les relations avec tes camarades français ? As-tu pu nouer des amitiés ?

Honnêtement, je pense que les étudiants français ne sont pas très enclins à nouer des amitiés avec les étudiants étrangers. On peut être camarades, on peut manger ensemble et beaucoup sont gentils. Mais une fois le semestre fini, ils ne cherchent pas vraiment à se revoir. Beaucoup sont originaires de Paris et ont déjà leurs cercles d'amis. La gentillesse et la solidarité des Mexicains me manque beaucoup. Au Mexique, même dans les écoles très prestigieuses, les gens s'entraident beaucoup. J'ai été surprise en venant en France de découvrir que les gens ne partageaient pas vraiment ce réflexe.

Une fois, j'ai demandé à un camarade s'il pouvait m'expliquer quelque chose que je ne comprenais pas. Il m'a dit : « la bibliothèque est ouverte de 9h à19h, tu peux y aller et lire un livre ». Je pense que l'ambiance compétitive des grandes écoles joue beaucoup dans cette attitude.

C'est une des raisons pour lesquelles j'ai choisi la France : je voulais avoir une vie personnelle à côté du travail.

La vie en France de l'installation à l'enracinement

VLH : Une partie de la communauté scientifique en France est alarmée par la stagnation voire la baisse de la représentation des femmes dans certains domaines scientifiques comme la physique et l'ingénierie[3]. Qu'en penses-tu au regard de ta propre expérience ? Est-ce différent d'être une scientifique en France et au Mexique ?

J'en ai discuté récemment avec une doctorante qui m'a expliqué que, même si en France les femmes sont de plus en plus nombreuses en doctorat, les postes permanents restent majoritairement occupés par les hommes.

Mais je pense quand même que la situation est bien meilleure en France qu'au Mexique. Quand j'ai dit à mon père que je voulais étudier la physique, il m'a répondu que c'était « un métier d'homme ». Ce qu'il voulait dire est qu'étudier la physique en tant que femme allait être difficile pour moi. Dans un certain sens, il avait raison.

J'ai l'impression qu'au Mexique, une fille en physique doit presque cacher sa féminité pour être prise au sérieux par ses camarades garçons, ce qui est moins le cas en France. Donc je trouve qu'il y a moins de pression, moins de syndrome de l'imposteur ici. Globalement, je trouve les normes sociales moins strictes et les jeunes plus matures et confiants sur certains sujets.

3. « Sciences : où sont les femmes ? », Rapport de l'Académie des Sciences – le 18 juin 2024, https://www.academie-sciences.fr/pdf/rapport/rapport_femmes_science.pdf

Nous, étudiants étrangers, venons au pays d'accueil pour étudier et y contribuer. Je fais de la recherche pour la France, pas pour le Mexique. L'idée de pouvoir être prise pour cible alors que tu as sacrifié autant pour venir ici, c'est dur.

VLH : Qu'est-ce qui te plaît en France ?

En ce moment, je suis en stage de recherche dans un labo, et je suis étonnée par le rapport plutôt détendu qu'ont les Français au travail. Si tu as besoin d'une pause, tu peux prendre un café au soleil pendant une demi-heure et revenir sans problème. A mon travail au Mexique, si je me levais trois fois pour aller aux toilettes, mon chef me disais que je perdais trop de temps. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai choisi la France : je voulais avoir une vie personnelle à côté du travail.

Je pense que le temps de repos est aussi particulièrement important en recherche. Parfois, il faut pouvoir décrocher et revenir le lendemain avec un regard frais pour mieux analyser les données. La recherche, ce n'est pas simplement : « voici une idée et voici les résultats », mais surtout « ces résultats sont-ils intéressants ? Pourquoi oui, pourquoi non ? Qu'est-ce qu'ils nous apprennent ? ».

J'apprécie aussi le goût des Français et des Européens pour l'art, l'histoire et la science. Les gens se cultivent pour s'enrichir et s'élever, non pas seulement pour leurs carrières.

VLH : Plus généralement, comment vis-tu le fait d'être étrangère en France ?

Pour moi, être étrangère en France n'est pas si difficile, parce que ma langue et la culture de laquelle je viens sont plutôt similaires à celles en France, ce qui facilite l'accueil et l'adaptation. En revanche, pour mes amis indiens par exemple, tout est différent : la langue, la religion, la cuisine… Et j'ai déjà vu qu'ils peuvent être traités différemment que moi : Ce qui est dommage, parce qu'il y a beaucoup de personnes talentueuses qui n'ont pas envie de venir en France à cause de ce genre d'expériences. C'est pour cela aussi, d'ailleurs, que je n'ai pas envisagé d'aller étudier aux Etats-Unis, vu le climat politique actuel envers les Mexicains. Nous, étudiants étrangers, venons au pays d'accueil pour étudier et y contribuer. Je fais de la recherche pour la France, pas pour le Mexique. L'idée de pouvoir être prise pour cible alors que tu as sacrifié autant pour venir ici, c'est dur.

D'autres rentrées en France… ou rentrer chez soi ?

VLH : Qu'attends-tu de la rentrée prochaine ? Plus largement, quelles sont tes perspectives pour l'avenir ? Veux-tu rester en France ?

Je voudrais vraiment utiliser ce master comme un tremplin dans le monde académique, faire un doctorat et puis trouver un poste postdoctoral, idéalement en France, pour profiter de l'environnement de recherche en Europe.

À terme, la question de rester en France ou de rentrer au Mexique est une épée à double tranchant. D'un côté, je veux offrir à mes enfants, si je décide d'en avoir, les opportunités qu'offre la France — qu'ils puissent grandir dans un environnement où une fille qui aime les sciences se sente à sa place, qu'elle ait confiance en elle, qu'elle ose prendre des risques et aller plus loin que moi. Mais d'un autre côté, je tiens profondément à ce qu'ils puissent, comme moi, grandir en tant que Mexicains.

Entretien réalisé par Eva Kolbas

APPRENDRE ENTRE DEUX CULTURES FT. REBECCA

Dans cet épisode de Jeunes&Brillants, nous recevons Rebecca, une jeune Italienne de 24 ans venue terminer ses études supérieures à Paris. Partie d'Italie sans plan de carrière précis, elle commence par une expérience comme jeune fille au pair avant de reprendre ses études et de s'installer durablement en France.

Rebecca (à gauche) et Marion Denis lors de l'enregistrement du podcast.

Rebecca raconte sa double rentrée, universitaire et culturelle, entre deux systèmes éducatifs très différents : apprentissage par cœur et peu de mise en pratique en Italie, pédagogie professionnalisante, stages et exposés en France. Elle revient aussi sur les obstacles rencontrés en tant qu'étudiante étrangère : lourdeurs administratives, discriminations au logement, traduction coûteuse des dossiers.

Avec franchise, Rebecca partage ses doutes, ses essais infructueux (comme son rêve d'orthophonie), son attrait pour la culture japonaise, et sa découverte tardive mais décisive du monde de la culture grâce à un stage… qui s'est transformé en CDI.

Son témoignage met en lumière ce que signifie « faire sa rentrée » quand on est étudiante étrangère en France : les obstacles invisibles, les doutes, mais aussi l'adaptation, les rencontres et la découverte de nouvelles façons d'apprendre. Un récit à écouter en cette période de rentrée.

Ce n'était pas juste une rentrée à l'université. C'était une rentrée dans une nouvelle langue, un nouveau pays, une nouvelle vie.

Le podcast est disponible sur toutes les plateformes :

NOS DERNIÈRES PUBLICATIONS

Toutes nos publications sont disponibles gratuitement sur www.verslehaut.org

DÉCRYPTAGES

- Baromètre Jeunesse&Confiance 2025 – La famille : un pilier éducatif fragile, Janvier 2025
- 10 personnes qui font bouger l'éducation, Septembre 2024
- Aux origines de la confiance. L'éveil du jeune enfant au cœur d'une révolution éducative, Juin 2024
- Baromètre Jeunesse&Confiance 2023 – Moi, les autres, la planète : une jeunesse en quête de confiance, Novembre 2023

ÉTUDES

- Le monde du travail, nouvel horizon éducatif ? Ouvrir les chemins de la réussite, en collaboration avec la fondation Pierre Bellon, Mars 2025
- Un sérieux besoin de confiance, ce que nous devons à la jeunesse, en collaboration avec la fondation Pierre Bellon, Octobre 2024
- Le sport, terrain d'éducation, en collaboration avec David Blough et la fondation Pierre Bellon, Avril 2024
- Le sens de l'autorité. Idées et initiatives pour soutenir la relation éducative, Juin 2023

PODCASTS JEUNES&BRILLANTS*

LA PAROLE AUX JEUNES, LEURS PROJETS, LEURS INITIATIVES

- Ma vie de lycéen, ft. Esteban, Juillet 2025
- Apprendre par la musique, ft. Elise, Juin 2025
- Sur le tapis rouge de la voie pro, Juin 2025
- D'orientation subie à journaliste, ft. Chloé, Mai 2025

* Podcast Jeunes&Brillants à retrouver sur toutes les plateformes d'écoute

VersLeHaut

CHANGEONS DE REGARD SUR L'ÉDUCATION !

FONDÉ EN 2015 PAR DES GRANDS ACTEURS DE LA JEUNESSE, VERSLEHAUT APPORTE UN ÉCLAIRAGE FÉDÉRATEUR SUR L'ACTUALITÉ ÉDUCATIVE ET DIFFUSE DES SOLUTIONS CONCRÈTES POUR RÉPONDRE AUX BESOINS DES JEUNES, DES ÉDUCATEURS ET DES FAMILLES.

VERSLEHAUT PORTE LA CONVICTION QUE L'ÉDUCATION DOIT CONSTITUER LA PIERRE D'ANGLE DE NOTRE AMBITION COLLECTIVE ET APPORTER DES RÉPONSES AUX ENJEUX DE NOTRE TEMPS.

EN S'ENGAGEANT DANS UNE DÉMARCHE TRANSPARTISANE, VERSLEHAUT DÉFEND QUE LES GRANDS DÉFIS ÉDUCATIFS EXIGENT UNE RÉPONSE COLLECTIVE, OÙ LES ACTEURS ENGAGÉS JOUENT UN RÔLE CLEF.

ÉCLAIRAGES ÉDUCATION
SEPTEMBRE 2025

DIRECTION DE PUBLICATION
ALEXANNE BARDET

COMITÉ ÉDITORIAL
SARAH BOUCHARBIA
MARION DENIS
FRANCOISE DUCHESNE
EVA KOLBAS
STEPHAN LIPIANSKY
AGATHE OLORY
JOYCE UMBA JANDIA
ELISE WAGNER

TYPOGRAPHIES
SOURCE SANS 3 / CORMORANT GARAMONT

CONCEPTION ET DESIGN GRAPHIQUE
THOMAS GINGREAU

ADRESSE POSTALE
VERSLEHAUT
15 BOULEVARD GABRIEL PERI
92240 MALAKOFF

@verslehaut

10 CHRONIQUES DE RENTRÉE

UN VOYAGE AU COEUR DES PARCOURS ÉDUCATIFS

Pour éclairer cette nouvelle année scolaire, VersLeHaut met en lumière dix rentrées scolaires pas comme les autres – certaines n'en étant d'ailleurs pas vraiment !

A travers portraits et interviews, les chroniques de rentrée se succèdent mais ne se ressemblent pas. De cet enfant qui entre en crèche pour la première fois à celui qui n'ira pas à l'école, de cette étudiante étrangère qui fait le choix de la France à celle qui se réoriente, les 10 rentrées dessinent un panorama des parcours éducatifs qui échappe aux figures imposées.

Sans artifices ni faux-semblants, VersLeHaut a donné la parole à ceux qui vivent l'éducation au quotidien pour apporter une touche de singularité et d'intime à ce rituel du mois de septembre.